

PLUMK OU LA VIE

Michel AMATO

Aujourd'hui Plumk fait le point sur sa vie. Il a trente-sept ans, sait qu'il a échoué moult fois sur bien des plans, qu'il a creusé un trou autour de lui, qu'il y a perdu amis, proches et lointains, qui sont devenus plus lointains encore et que tout est illusions, illusions rétrospectives où se nichent des vérités plus terribles à découvrir qu'à chercher.

On l'a isolé dans une triste chambre d'hôpital, à l'étage des maladies infectieuses et tropicales, au numéro dix-huit où un appareil rond évacue de l'air avec un sacré bruit, et ce ronflement a tendance à le déconcentrer, et Plumk a horreur d'être déconcentré dans ses moments de réflexion.

Plumk n'essaie plus d'esquiver. Depuis qu'il a pris conscience de son nombrilisme aigu, il se tourne vers les autres tel l'héliotrope. Il va même consulter un psy, s'assied dans un large fauteuil et parle de sa vie, de tout ce qu'il a détruit de façon systématique et, surtout, il y va pour en comprendre les mobiles, comme disent ceux qui s'interrogent sur les raisons d'un crime. Plumk est passé à côté de sa propre personne. Maintenant il dort mal, ses nuits agitées sont cernées de cauchemars et il s'éveille souvent, effaré, la langue sèche et l'œil vif d'un poisson mort.

En somme, Plumk n'est plus homme à vouloir refaire le monde. Son histoire se suffit à elle-même. Il peut la ressasser, la ruminer, (l'enjoliver ou l'enlaidir) mais jamais il n'essaie de la changer.

Mais peut-être est-ce là son problème majeur, de ruminer, de ressasser ? Mais il a tant d'autres problèmes, au corps, à l'âme, au compte en banque, qu'il s'en fiche, ayant mieux à faire quand il rêve. Ou quand il rêve qu'il rêve, fait assez fréquent, d'ailleurs, qu'il peut même atteindre en état de veille.

Son énergie ne part pas que dans l'air. Chaque jour à heure fixe, Plumk parcourt à pied le tour du bloc où il est. Cette promenade rectangulaire prend de douze à quinze minutes avec un masque blanc protégeant son nez et sa bouche ; puis il rentre, s'assied, seul, en salle d'attente, lit, fixe par la fenêtre les quatre gros blocs posés l'un sur l'autre tels des Légos, l'autre branche de l'hôpital et, songeur, il reste là, à attendre.

Derrière ces Légos le ciel trop bleu, trop beau, presque maritime, avec un tout petit nuage solitaire. Ceci, bien sûr, est vu à travers les vitres de la salle d'attente où il reste assis, journal sur les genoux, avec une guerre ou un attentat par-ci, un meurtre ou un attentat par-là, à réfléchir à son histoire, une histoire sans logique et c'est avant tout cela qui le contrarie, ce manque de logique.

Détruire est plus facile que construire et faire du bien plus dur que son contraire et son histoire se situe entre ces deux frontières, elle nage en eau trouble avec quelques réponses qui émergent tantôt ou bien restent au fond, en apnée, à remuer tels des poissons qui s'approchent d'une nourriture qu'ils ne peuvent pas trouver.

Pour comprendre l'histoire, il faut en sortir, se déplacer, aller, si possible, loin, pour revenir ensuite, tranquille, serein, afin de jouer au praticien qui saura l'extraire comme une naissance, un nouveau-né. Pas de forceps pour ce bébé, ni de cris ni de pleurs - juste une naissance avec l'espoir qu'exerce le don de la vie pour, peut-être après, comprendre l'Histoire - en saisir le sens.

L'histoire de Plumk commence il y a trente-sept ans. Assis dans le large fauteuil, ses jambes se raccourcissent et il a l'impression de porter des culottes courtes à larges pinces, et la délicieuse

enfance dont il se souvient a un côté insolite, irréel, pistil sucré où tout n'est que cajolement durable : les longues promenades à la campagne avec sa mère, les pique-niques au bord de l'eau les week-ends, et les chevaux du grand-père qu'il montait à la ferme certains jours, ferme boueuse dont il gardait des empreintes mentales plus fraîches que les bouses de vache où il pataugeait parfois.

Ses jambes ont donc raccourci et ses doigts continuent de tapoter l'accoudoir du fauteuil pendant qu'il parle. L'homme qui l'écoute n'a pas d'expression. Son visage est étonnamment rond. Ses yeux marron froid tels du bois semblent fixer un nuage dans l'espace, les bijoux du lustre ou un arbre naissant dans la pièce pour prendre des dimensions exubérantes. Il a pourtant l'air de porter de l'attention à ce que Plumk dit.

L'aboïement d'un chien, en bas, dans la rue, faillit lui faire perdre sa concentration.

Ce chien porte en lui une telle agressivité, une telle rage. On l'aurait cru capable de croquer du cadavre ou de voler dans les plumes d'un poulailler, ou de mordre sauvagement des mollets protégés par de fines paires de socquettes. Quand Plumk retrouve enfin ses mots, lesquels se sont regroupés en une procession de grues cherchant un coin d'espace à conquérir, chacun, explosant comme une bulle de savon, ont une autre tonalité.

Ils éclatent alors pêle-mêle aux oreilles de son interlocuteur qui capte une force vive émaner de sa cage thoracique (chose, du reste, totalement involontaire).

D'où provient cette force, cachée qu'elle est sous ses revers tranquilles ? Est-elle due aux guerres qu'il lit dans les journaux ? aux meurtres sadiques dont il prend chaque jour connaissance en allumant la radio ou la télévision ? aux attentats qui font partout éclater du sang ? Ou simplement aux aboiements de ce chien interrompant ses souvenirs ? En tout cas, Plumk rêve d'une autre existence. Non pas celle qu'il voit quand il rêve qu'il rêve, mais une existence sans heurt ni histoire, bref, tout le contraire de la sienne.

Il y a le jour où, ayant raté sa correspondance pour courir dans les couloirs de la station, l'explosion faillit lui crever les tympans :

raz-de-marée de fumée bleue dans lequel il s'intoxique pendant que les corps hurlent, se débattent (pour qui en réchappe) - torches bleues que la spontanéité des flammes ronge, corps-comètes s'immolant sous forme de projectiles de chair qu'il voit encore agglutinés - sur les murs noircis.

Il secoue la tête comme un boxeur de gauche à droite, exclamatif et silencieux. Pourquoi ces images, après tant d'années, osent-elles toujours marteler sa conscience ?

Parler à cet homme ainsi, de tout ceci, assis dans le grand fauteuil, n'est guère réconfortant, d'autant qu'il aurait préféré parler d'autres événements, plus gais, plus lucratifs, plus nourrissants.

Tantôt, donc, ses jambes s'allongent et tantôt elles se raccourcissent. Il le sent bien depuis le fauteuil où il trône comme un idiot. Ses phalanges tapotent toujours délicatement l'extrémité de l'accoudoir ; ses yeux naviguent comme de grands oiseaux sur les murs. Sa voix se perd, s'amenuise, lente, lointaine, telles des vagues se brisant contre un roc, des récifs ou autre chose qui prenait l'essence d'une brise, d'un vent, d'un océan.

Être assis là pour remonter le temps, le comprendre, l'assimiler, l'accepter, a une valeur insolite : celle de l'éveiller alors qu'il semble somnoler, parti qu'il est dans ses rêveries. Son esprit garde tant d'histoires dans sa tête ou sa tête garde tant d'histoires dans son esprit que lui-même ignore comment elle fonctionne. Il s'efforce de son mieux de se raccrocher au présent, sans cesse pris dans le futur, et sans cesser d'interroger son passé. Ceci est toujours dur à accomplir mais Plumk a de la ressource, énormément de ressources. Il finit par se détendre quand le silence revint se frotter aux murs de la pièce.

Cette pièce il la connaît par cœur, du plus petit objet à la moindre babiole figée dans ce décor. Seuls les feuillets posés sur le bureau changeaient d'ordre selon les visites. Les fenêtres avec ses rideaux mauves. Les branches qui derrière dépassent pour retomber sur les jardinières où les moineaux viennent tantôt se poser, sautiller, chanter. Le papier peint indigo aux murs. Les perles de verre au lustre, les cierges bleus. Plumk, cependant, regarde dehors. Il ne parle plus. L'homme devant lui l'observe. De cet instant s'élève comme une union solennelle où chacun paraît

goûter au silence qui forme un mur entre les vrais murs. Alors Plumk sort un chéquier et s'empare d'un stylo.

Dehors un temps lunaire, ravageur, cosmique. Il réajuste sa chemise dans son pantalon, referme son gilet et s'engouffre sous les immenses peupliers feuillus qui bordent l'avenue pour rejoindre son immeuble, vieille mesure de pierre du siècle dernier munie d'un code digital à l'entrée et d'une cloison en verre à gauche où loge une infatigable concierge cubaine que Plumk, à cause de son insupportable accent, assimile à une mante religieuse. Car plus que la reine des concierges, c'était celle des pipelettes ! A inscrire sur la longue liste des chronophages.

Il pousse la première porte, emboîte un curieux pas de danse, se courbe devant la loge, dos tourné aux boîtes aux lettres, ouvre rapidement l'autre porte et se faufile dans l'escalier comme un voleur, zyeutant partout.

Toujours est-il qu'il ne flotte plus depuis un mois. Que Mars se moque du calendrier pour singer l'été en plein hiver, qui plus est, s'en gausser ! Plumk retrouve son étage en imaginant une brusque inversion climatique qui bouleverserait le cours des saisons avec une interminable sécheresse capable d'anéantir le tiers de la population mondiale en quelques mois ; ce qui, loin de lui déplaire, le fait sourire, et ce rictus vit sur ses lèvres jusqu'à ce qu'il termine de préparer le repas.

Ceci fait, il s'installe alors dans le salon et, sans se faire prier, embroche sa viande comme s'il s'agissait d'un taureau de corrida.

Ce temps, jouissif jusqu'aux légumes, n'est pas dû à leur appréciable saveur mais au fait qu'il ait obtenu de l'hôpital une permission de sortie jusqu'à quinze heures. Plumk avale donc rapidement l'assiette, se cure les dents, regarde les gens sur le trottoir, la vie depuis sa fenêtre. Il a mâché consciencieusement sa viande, ses légumes, son Caprice des Dieux, sa pomme, son âme et tient même à faire la vaisselle. Puis, retour à l'hôpital. Là, pour réintégrer le bloc, il doit remettre le masque, tout au moins de l'extérieur à l'étage des maladies infectieuses et tropicales, sa nouvelle demeure.

Ensuite il lit, journaux, roman, revues, et reste assis sur la chaise près de l'appareil rond qui pétrit de l'air comme un instrument de musique, l'œil tourné sur les murs et au travers desquels il imagine divers paysages, formes, visages, sans penser à grand-chose tant celles-ci se lovent d'elles-mêmes à son œil. Au fond, son cœur, son âme, ses poumons souffrent tant que lui-même ignore lequel des trois souffrent le plus. Énigme supplémentaire. Allongé sur le lit il balaie du regard le plafond et prend conscience que sa vie n'a rien de palpitant ni de joyeux et qu'il passe beaucoup de temps à s'ennuyer. Il aurait aimé rencontrer la passion, la provoquer, la brusquer! L'unique, la seule, la vraie! Faire qu'elle devienne l'indispensable source et souffle de tout son être pour que celui-ci accepte l'idée abracadabrante d'exister!

Quand la voluptueuse nuit tombe, les quarante-deux réverbères de la rue s'allument. Il se brosse les dents. Cela lui prend toujours de trois à quatre minutes, un brossage intensif, lent, un rinçage long, minutieux. Après quoi il se déshabille, se met au lit en sous-vêtements, lit puis il éteint la lumière. C'est, chaque soir, une journée pareille aux autres. Il se demande quand interviendront des changements; quand le temps cessera d'être arrogant?

Au matin Plumk se lève. Et bien sûr qu'il se lève! A-t-il seulement le choix? Le petit déjeuner est servi et les infirmières font de l'humour. Ce doit être un bon jour pour qu'elles en fassent. Il regarde les fenêtres. Le soleil se tient à peine debout. Mars touche à sa fin; il y pense comme toutes ces histoires qu'il a connues et qui eurent une fin; cela Plumk ne le sait que trop.

Traverser l'existence n'est pas une mince affaire. Surtout quand les temps sont durs. Mais qui dit qu'ils ne le sont pas? Plumk, peut-être? Non, pas Plumk, qui garde toutefois son idée là-dessus. Par contre, l'existence traversée est une affaire plus mince que du papier à cigarette! Et Plumk ne peut plus fumer à moins de raccourcir la sienne. Aussi ces pensées légères, telle de la fumée, ne le traversent qu'un bref instant.

Ses visions aussi sont fugitives contre sa rétine inerte quand il reste allongé à lorgner le plafond. Couché, sa position préférée est celle de la momie, mains posées sur le ventre, nuque légèrement levée sur l'oreiller, la respiration se restreignant à presque

rien, par le nez, de façon à contrôler ses prompts battements cardiaques version yoga, si bien qu'il s'endort et ses rêves tentent alors de pénétrer son crâne comme un cercueil gratte, de ses mains nues, la terre.

Dans ces moments-là Plumk tente, comme Orphée, un vrai périple pour retrouver la lumière terrestre. Il croise tant de fantômes dans ses rêves ; tant de corps sans têtes, tant de têtes sans corps que cette procession donne toujours un tourbillon vertigineux de membres sanglants qui éclaboussent les draps d'un sang si épais qu'il en devient réel. Et Plumk se débat, gémit, suffoque, sue, hurle, s'accroche aux draps, aux couvertures, les tord dans ses poings, jure, à la limite de l'apoplexie, puis il s'éveille, cherchant l'air de la bouche, l'œil révolté tel un poisson, tremblant, idiot, mais soulagé.

Dans ces moments-là Plumk va boire au robinet de la salle d'eau pour se regarder dans le miroir. Son visage marque la nuit, ou plutôt ses traits gardent en mémoire ses cauchemars. Il tâte alors son visage, parle seul (...), marche et va devant la porte pour regarder la vieille femme de la chambre d'en face dont la porte, comme la bouche, reste toujours ouverte.

(Tissu de plis! Non, une peau froissée et tombant quasiment en lambeaux. Pourquoi la garde-t-on? Et cette respiration quasi inexistante! On aurait dit une momie de l'ancienne Égypte...! Quatre jours qu'elle adopte cette position, cette vieille dame qui vit maintenant sa fin sur un lit anonyme, et dans son souffle imperceptible, peut-être fait-elle ce qu'elle peut pour gonfler son âme de ses derniers soupirs et la préparer à un ultime voyage). Regarder cette femme, pour s'assurer qu'elle a encore cette force, le conforte et l'apaise. Curieuse impression qu'il a toutefois à la regarder après avoir subi les assauts d'un régiment de fantômes. Aussi, Plumk regagne mollement son lit et reconsidère, un instant, sa chance.

* *

*

Combattre le Doute par la Certitude, voilà quel est son état d'esprit quand le petit déjeuner va être servi. Il a cependant un

Méga-tubage à faire avant de se consacrer à l'alimentaire pour prélever des glaires dans l'œsophage.

Une infirmière apparaît avec des tuyaux qu'elle introduit par son nez, descend dans sa gorge et enfonce jusqu'à mi-hauteur du plexus, puis, à l'aide d'une seringue qu'elle rentre dans le tuyau, tire sur le piston pour permettre aux glaires d'accéder dans le tube, opération qui l'invite à vomir et hurler jusqu'à ce qu'on ôte les tuyaux.

Mais peut-être est-ce là son dernier jour d'hôpital? On le saurait, justement, grâce aux analyses des glaires du Méga-tubage et des prises de sang.

Endurci par l'âge et la patience, Plumk reste pourtant tranquille, allongé sur le lit comme on l'eût été dans un berceau; ceci, bien entendu, ne l'empêche pas de se sentir seul, aussi seul qu'on peut l'être lorsqu'on est dans une chambre d'hôpital ou dans un berceau.

Il va à la fenêtre pour observer la rue. Les trottoirs sont vêtus de chênes et il entend des talons de femme. C'était la démarche significative d'une femme pressée. Alors l'écho se met à grandir sur le trottoir. Écho qui l'incite à attendre son passage. Puis, par intermittence, retentit une sirène de caserne de pompiers. Le premier mercredi. Avril naissait. Mars mourait et, avec mars, toutes les planètes du système solaire, son système. Des agents mous, inutiles et parasitaires font soudain irruption sous ses pores pour former une curieuse sensation quand la femme aux talons hauts paraît. Plumk se douche, se sèche, se regarde soigneusement dans le miroir, s'habille et, tenant ses agents à distance, part faire sa promenade matinale autour du bloc.

Mais souvent, alors qu'il marche, des scènes d'amour viennent le frapper. D'ailleurs, quand l'a-t-il fait pour la dernière fois? Bientôt ses lèvres s'humectent d'une salive épaisse. Puis ces scènes liquéfiées fondent absorbées qu'elles sont par d'autres contemplations, et la déprime vient. C'est comme un aigle qui plante ses ergots sur une proie, par-dessus, sûr de lui.

En réintégrant sa chambre, il a ce même regard pour la femme de la chambre d'en face, immobile. Cinq jours qu'elle ne quitte plus cette position. Et Plumk ne sait toujours pas ce qu'il a ni

pourquoi on le retient. Il lit ensuite quelques pages de roman, écrit une longue lettre qu'il jette à la corbeille et s'allonge pour attendre la visite des médecins. S'ouvre alors la porte. Un de ses amis, avec le masque obligatoire des visites, entre et, assis sur la chaise, face au lit, cause durant près d'une heure sur le fait que leur amitié n'est plus la même qu'avant, ce qui bien sûr n'est pas bon pour Plumk. L'ami avoue surtout que, depuis plusieurs mois, il le sent s'éloigner.

S'éloigner, voilà bien la chose que Plumk désire ardemment ! S'éloigner ! Aller le plus loin possible pour, là encore, sortir de l'histoire, de sa vie, de l'hôpital, des contraintes, de la maladie, des soucis, sortir, sortir. Aussi se voit-il partir, quitter la chambre, l'hôpital, alors que l'ami s'en repart avec ce même sourire paisible que Plumk lui connaît si bien. A la porte, ils se quittent sur un adieu poignant et chaleureux, adieu qui le laisse tellement songeur qu'il en aurait dormi sur place pour faire un autre mauvais rêve. Quand l'ami disparaît au bout du couloir, Plumk reste planté avec ce même œil mou et tendre pour la femme de la chambre d'en face. Elle devait sortir, lui avait-on dit, dans l'après-midi. Elle, au moins, sortirait d'ici.

Le lendemain, le jour du départ, est aussi un jour de Mégatubage. Une cohorte de médecins pénètre dans la chambre, tous équipés du masque blanc pour discuter le cas de Plumk. Rien jusqu'à présent n'avait été découvert sur sa maladie qui durant plusieurs jours l'empêchait de respirer normalement. Nul examen n'avait indiqué quoi que ce fût. Et Plumk, après le déjeuner, quitte donc l'hôpital, ignorant toujours ce qu'il a, mais respirant mieux, ça oui.

Dehors, grand large, limpidité. Plumk respire l'air à pleins poumons, l'oxygène semblait devenir une source de bien-être élémentaire. Il se sent léger, libre, bien qu'un malaise passager eût l'idée de lui parcourir l'échine comme ça, et se mettre à peser sur ses épaules. C'était une sensation inconfortable déjà éprouvée dans moult situations, mais là, il n'en voyait nulle raison. C'était insidieux, pesant et oppressant et aurait-il usé des meilleures armes pour s'en défaire, c'était peine perdue, il aurait encore échoué. Ce malaise lui donne envie de pleurer, de s'asseoir par

terre et de pleurer inlassablement. Mais Plumk trépigne sur le trottoir, commettant d'immenses efforts intérieurs pour pousser cette sensation hors de lui, et il se dit alors,

entier, voilà ce qu'il me faut, rester entier, ne pas me perdre, m'éparpiller, penser une chose après l'autre, et répondre aux bonnes questions en écartant les mauvaises qui se veulent inutiles. Pour Plumk, la vie est une somme d'interrogations (mystérieuses et insolubles) où la même chanson fredonne sans cesse «pourquoi»? Et cette chanson, toujours accompagnée en son endroit d'une vieille cornemuse prête à s'éventrer, n'a, pour ainsi dire, pas de refrain, rien.

S'éloigner, voilà ce à quoi il pense. Partir. Fuir où personne ne part. Mais d'autres examens médicaux l'attendent dans le courant du mois et Plumk ne peut pas partir sans faire au préalable ces examens. Ne peut s'y soustraire. Sa conscience le lui interdit. Après donc six jours d'hospitalisation où il a pourtant cessé de fumer, il entre dans un tabac acheter des blondes. Il prend avec une boîte d'allumettes et ouvre le paquet de dix d'une manière si machinale qu'il ne ressent ni joie ni plaisir; juste un automatisme et rien d'autre. Quand il brûle l'allumette, pareil, inspirer sur la cigarette, ni moins, et expirer la fumée, tout comme. Il tousse toutefois, pris d'une irrésistible quinte de toux, s'arrête et avise une queue devant une pharmacie.

Cette queue, longue d'au moins six mètres, empêchait les portes vitrées de se refermer! Les pharmacies sont vraiment des affaires qui tournent. Plumk considère la cigarette d'un drôle d'air, mais ceci n'a nul autre effet. Il la fume jusqu'au bout.

Retrouver son appartement, ses objets, son mobilier, ses murs, leur luminosité, ses couloirs, ses habitudes, l'horrifie, l'exaspère. Aussi il ne reste que fort peu de temps dans son logis, fait un brin de toilette, se change et part retrouver la rue de ce pas si tranquille qui donne à sa forme un air de chevalier errant (ou de conquérant perdu).

Était-il possible que sa maladie non diagnostiquée soit due à l'amour?

Tout est dans tout et réciproquement. Sauf cas extrêmes. Plumk observe les nuages immobiles, les nuages mobiles, plus

bas, fumée s'effilochant comme du coton venu des célèbres plantations du Mississippi; il admire le soleil, ébahi par sa beauté, sa chaleur; artificielles sont les couleurs du temps; on croirait à l'été. Non, au printemps. Quand même pas non plus assez chaud pour se figurer l'été. Il déboutonne les premiers boutons de sa chemise, les mains dans ses poches et sautille près des quais. Son visage d'habitude expressif est sans expression. Du revers de la main, il tapote le paquet de cigarettes dans sa poche. Combien de temps encore à penser que les choses s'amélioreront? Et comment en finir avec l'ordinaire? Avec ce qu'il semble reproduire chaque jour, chaque instant, depuis trente-sept ans?

* *

*

Les jours qui suivent s'avèrent donc longs et infructueux, et Plumk ne fait rien de son temps à part marcher ou prendre des notes mentales sur les impératifs qu'il compte finalement régler. Si sa santé est prioritaire sur bien des plans, son cœur l'est de même, portique écrasé qui s'affaisse dans son ventre. Il avise un banc sous un saule, près des berges, et descend les marches pour s'y asseoir. En cet instant passe une péniche dégueulante de sable... Plumk, dans un éclair dilatant sa rétine, se voit se jeter à l'eau, se débattre et couler, alors qu'il sait très bien nager. Aussi un sourire idiot, involontaire et confus, modifie son visage, ou plutôt le mortifie, un bref instant.

Être assis sur ce banc ou au sommet de l'abîme est identique. Les épaules lâches, le cou levé vers le ciel, les bras mous et les jambes étendues devant lui, il savoure une cigarette, évasif, yeux à peine ouverts. En haut des têtes traversent le pont. C'est par là qu'il va voir cet homme qu'il paie pour raconter sa vie, et d'ailleurs, tiens, que pense cet homme de lui?

Assis tout au sommet de l'abîme, il trône, Plumk, fume, main posée sur le banc, détendu, tandis qu'il recrache la fumée pour la suivre des yeux. Un saule lui procure de l'ombre. Sur ses sandales, le soleil jette des carreaux de lumière. Il remue l'orteil, jette le mégot, l'écrase, se lève puis il traverse le pont et se rend chez son médecin.

Au médecin Plumk parle d'amour ou, tout au moins, de la façon dont il le perçoit. Il lui semble avoir posé son cœur sur le fauteuil et être à la fois brillant, sincère et ridicule. Lui-même ne sent plus ses jambes et n'entend plus sa voix, tout étant devenu inaudible, Son corps est là, sous une forme de lévitation; et Plumk est bientôt prêt à capturer ce Tout qu'il souhaite de l'espace, (plantes; murs; objets; feuillets; bibelots) Tout sauf l'homme à qui il parle, lequel, en revanche, ne cesse de l'observer, lui. La séance dura trente bonnes minutes pendant lesquelles Plumk s'exposa comme une victime contrainte de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Durant cette séance, Plumk avait trituré le pansement entourant le col de son index droit et le soulagement qu'il en avait éprouvé s'était désormais volatilisé à la signature du chèque.

L'ascenseur est une cage à poules faite d'un vieil acier qui grince à se fendre. Le hall traversé, Plumk retrouve la rue, le soleil, le livre qu'il garde en poche et dont la jaquette se met à briller; il fait une longue marche, le cerveau en ébullition, le cœur volatile et gazeux. Il avise un autre banc, s'assied et ouvre le livre. Il considère que sa journée commence bizarrement. Puis il bâille, s'étire.

Il s'empresse de finir le livre, ce qui est en contradiction avec son état mou et lymphatique. Quand il le finit, le refermant, il demeure songeur, le rouvre, en relit des extraits, courts puis longs, étend ses jambes et savoure quelques phrases dont il apprécie le goût. On aurait dit des friandises, ces phrases, elles sentaient le sucre, l'aventure. Il les avale donc et s'en tient là. Ses pieds, ses jambes, comme mus par un instinct paisible, le reconduisent à son logis où il s'allonge, la tête vide, sans défaire ses chaussures. Les rideaux de sa chambre sont ouverts; les volets entrebâillés où un rai de lumière tranche la pièce avec des scories qui swingent dedans. Plumk gonfle sa cage thoracique au maximum et respire profondément en s'imaginant déjà partir, embarquer sur un de ces paquebots fabuleux et légendaires dont il rêvait enfant, paquebot qui irait au bout du monde « En Patagonie! Car seule la Patagonie semblait convenir à son immense tristesse ».

Dans la rue, des ouvriers entament une frappe sur des barres de métal. Ce sont alors des chutes de pierres dégringolant dans

un réservoir métallique. La vie même semblait mécanique, tantôt rouillée, tantôt huilée mais d'un rythme et d'une cadence propre à l'homme ; lorsque le lourd métal tombait et qu'un coup de klaxon succédait, le métal tombait et un autre coup de klaxon reprenait, genre trompette. Si ça, ce n'était pas de la musique, c'était quoi? Plumk ouvre ses volets et aperçoit en bas, dans la rue, des panneaux, des barrières en plastique vert ; la rue semblait des Légos moins les gens qu'on voyait dedans. Il ferme alors les fenêtres et entreprend d'écrire une lettre à son vieil amour.

Cette lettre, c'est la quatrième qu'il écrit depuis leur rupture. D'ailleurs, pourquoi écrit-il encore? Et peut-on parler de rupture puisqu'ils continuent à se voir, à s'entre-déchirer, à faire de leur corps des lambeaux, de leur cœur des perles d'or ensanglantées d'amour, de leurs désirs des braises s'effilochant pour s'approprier misérables l'âme des cendres?

Mais écrire soulage. Quand cela n'ôte pas du poids. C'est ce que Plumk pense. Il sort donc une feuille de papier d'une ramette, l'insère dans le chariot de la machine, cette vieille machine à écrire dont il ne se sert plus depuis des lustres, l'époussette et se met à taper incontinent ce qu'il a sur le cœur. Un fleuve, bientôt, se met à humidifier les pages, un fleuve où, pour l'essentiel, ne coulent quasiment que des vers.

Non non! Pas de poésie! s'écrie Plumk mécontent. Une lettre, voilà ce qu'il faut écrire! Une lettre! Mais laquelle? Il va au réfrigérateur, s'arme d'une bière, la décapsule, la boit. Et cette chaleur! Quelle poisse! Il s'essuie le nez. Une mouche bourdonne. Plumk l'observe, sort la lettre du chariot, la froisse, la jette par terre, boit une bonne goulée de bière et allume une blonde pour réfléchir à une autre idée de lettre.

Lorsqu'il l'achève, il la relit pour corriger quelques fautes, la plie, la fourre dans une enveloppe et pose le tout sur le bureau. Il se demande s'il a tout écrit, tout mis dans cette missive, tout ne veut pas dire grand-chose mais il se précipite toujours en lui, dans ces instants, une forme de regret, sphère noirâtre concernant l'oubli des détails importants... A-t-il oublié des détails de valeur? Il réfléchit, récupère l'enveloppe et, nerveusement, le voilà qui relit sa lettre.

Une heure plus tard il la poste et se prépare un frichti de pommes de terre et d'œufs brouillés. Le ciel, dans l'opacité des nuages, est d'un bleu limpide, immobile. La terre tourne et les nuages restent statiques, océaniques. Plumk ouvre grand les fenêtres, s'allonge sur un rectangle de soleil sous la table, croise les bras sous sa tête pour poser celle-ci dans ses mains puis il songe à ce qu'il a écrit. A trois mots près, il se souvenait pratiquement de l'intégralité de la lettre qu'il aurait pu, au besoin, réciter. Puis il reste allongé, pensif, par terre, dans une immobilité presque religieuse.

La faim maintenant le fait se lever pour aller au réfrigérateur. Mais celui-ci, dès qu'il en ouvre la porte, souffle comme un désert arctique et solitaire où Plumk se penche pour rien, sinon soupirer. Il referme alors la porte du réfrigérateur et passe dans la salle de bains pour s'asperger d'eau le visage. Il est vingt heures. Il descend alors les escaliers de l'immeuble pour acheter le journal au kiosque. Mais tout ferme, même le kiosque, même la boulangerie où il achète son pain, même le marchand de spiritueux où il achète son vin. Seul se veut ouvert le fromager. Il prend donc un morceau de bleu d'Auvergne et un camembert frais maison, et s'en retourne ainsi, content déjà d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent. La concierge, dans sa loge, lui enlève néanmoins son sourire et sa bonhomie dès qu'il franchit le hall. D'ailleurs tiens, il fait comme si de rien n'était en montant hâtivement l'escalier.

Plumk fait partie de ceux qui se font toujours avoir par les concierges. Ou les bavards, en règle général.

Nul ne peut donc affirmer par ces temps indécis ce que Plumk a derrière la tête. Lui-même chavire d'une idée à l'autre comme une goélette surfe sur l'arête des vagues par nuit de tempête. Il pose ses maigres courses sur la table, considère d'un air dépit le désordre de la cuisine, ouvre une bière, la boit d'un trait et, pour la seconde fois de la journée, résiste à la tentation de fumer en mâchant un chewing-gum. Après quoi il casse la croûte, écoute de l'opéra, suivi d'un peu de Ravel, d'un peu de Bach, puis d'un peu de jazz ; il se brosse les dents, se déshabille, se met au lit, lit, éteint la lumière. (...) Oui, journée en tout point semblable à des milliers d'autres.

Et nul rêve.

* *

*

De nouvelles radios apportèrent donc un diagnostic sûr : pleurésie. D'autres soucis sont présents mais Plumk a décrété qu'ils sont sans importance. La plèvre a pourtant souffert ! Et les poumons ! Mais ceci ne l'inquiète pas outre mesure... Néanmoins, une ponction est indispensable. C'est ça ou dix-huit séances de kinésithérapie respiratoire durant un mois, ce qui l'eût notamment contraint à rester en ville ; et Plumk n'aspire qu'à une chose : s'en aller, partir.

Le jour de la ponction, il pleut. Après trente-six jours de vif soleil, il faut que cela vient avec la pluie. Dans l'après-midi il rend visite à son médecin de l'âme mais sans rien de particulier à retenir. Plumk l'avait justement prévenu qu'il risquait de ne plus le voir durant plusieurs mois, et ce dernier avait répondu qu'à son retour il n'avait qu'à lui adresser un coup de fil. Aussi, s'en allant, celui-ci n'avait rien ajouté. Il avait repris l'ascenseur, songeant au prochain coup de fil, « Allô, docteur ? » Il se sentait mou, comme si on avait injecté de la gélatine dans ses veines plutôt que d'être un type à qui l'on avait ôté ce liquide bizarre collé à la plèvre.

Mais, pour ainsi dire, Plumk en est aux préparatifs de départ, à l'envolée superbe qui fera de sa personne un voyageur, un homme libre, non dans le sens où il peut jouir de tous les interdits, mais libre d'être, dans son esprit, celui qui ne reste pas. Il y avait longuement réfléchi : partir devenait inévitable ! Aucune autre solution plus lucide ne s'offrait à lui. Il plie donc quelques affaires dans un sac, à la fois réjoui et ennuyé, se douche, enfile les affaires posées sur la chaise et sort pour se diriger vers la gare. Il ne semble manquer que deux choses ; timbres et enveloppes. Acquisition qu'il fait en route, ou plutôt, dès son entrée en gare.

Au guichet il prend le billet du premier train qui part (mais cependant vers le sud) au soleil. Cela avait toujours été son rêve de partir ainsi, sans savoir d'avance où. Il grimpe dans le wagon, son sac à la main, léger, car les quelques affaires prises pour ce voyage n'étaient guère lourdes. Plumk a sa place au centre du compartiment, là où les sièges se regardent avec une tablette au milieu. Il entrepose son sac en hauteur, sur l'étagère vitrée mise

à cet effet, s'assied et étend les jambes pour regarder le quai par la fenêtre teintée. Une forme de joie teintée de tristesse s'empare alors de tout son être et, tant bien que mal, Plumk fait son possible pour chasser cette désagréable sensation hors de lui. Pars, se dit-il à lui-même et, aux trois petits coups de sifflet qui se greffent soudain à son pouls, le train se met à éternuer, à toussoter et s'ébranler pour de bon.

Un homme de couleur vêtu d'un costume à rayures s'assied face à lui. Il a la trentaine et tient dans sa main un sac en papier plein de hamburgers qu'il pose sur la tablette. L'odeur de cette nourriture procure déjà la nausée à Plumk qui observe l'homme étendre ses jambes pour prendre un pain rond qu'il enfourne dans sa bouche. L'odeur boomerang jusqu'aux narines de Plumk qui grimace et se tord sur le siège, évitant de tourner les yeux vers l'homme. Celui-ci sort un gobelet en carton, en ôte la paille qu'il suçote par l'embout, défait le couvercle de ladite boîte et avale le liquide gazeux qu'il précipite telle une avalanche dans sa gorge. Le compartiment est plein de corps-troncs assis, des crânes dépassent des sièges. Un pet lascif puis un rot sortent respectivement du corps de l'homme qui considère alors Plumk avec satisfaction. Ce voyage promet. Plumk a encore une forte envie de fumer mais il essaie de détourner ce désir en le dirigeant ailleurs; il ferme alors les yeux (et songe à sa destination, par exemple).

Mais l'homme fait du barouf en mâchant. C'est agaçant. Des maisons grises aux toits roses sont plantées comme des dominos. Et quelle vue, surtout! songe Plumk. L'homme mâche son cinquième hamburger. Avec lui, l'industrie du pain rond n'a qu'à marcher droit! Il a six cents millions de graines de sésame sur sa cravate. Plumk ferme alors les yeux et s'imagine sur une colline, ou plutôt entre un baobab et une colline avec du bleu où sa vue s'éloigne. Il court nu dans le vent, nage, nu, saute, nu, gigote, couvert de cette eau qui cascade sur ses épaules. Puis Plumk s'éveille, la tête contre la fenêtre, le rideau servant d'oreiller et le dos désossé, décomposé. Il secoue alors la nuque pour vérifier qu'il n'a rien. Devant lui, l'homme ronfle, tenant ouverte sa bouche d'hippopotame. On voit la rangée supérieure de ses dents et sa langue dépasser, éponge rose étalée comme un mort.

Et puis, en s'avançant vers le bar, il sent par bribes des morceaux de son rêve qui revient. Sur ces images se greffèrent celles de sa douce, en filigrane. Elle est là, où qu'il aille - quoi qu'il pense ou fasse - elle est toujours là, même s'il se déplace dans un train, que ce train se déplace à son tour vers le sud, vers le soleil, car à part la Patagonie, seul le soleil semblait capable de cicatriser ses plaies ou de faire fondre ses rêves.

Après le café, il s'accorde une cigarette qu'il demande à un voyageur sur le retour. Pour la réclamer, Plumk est d'une entière affabilité, et pour la pétuner, celui-ci s'assied entre deux compartiments, sur un strapontin. Il écrit quelques phrases relatives au rêve (qu'il a fait peu avant) sur un petit carnet, de façon à le garder au frais puis il éteint la cigarette, plie le carnet, le range dans sa poche et rejoint son wagon en minaudant. Car c'est vrai, Plumk en est à minauder. Devant lui, l'homme ronfle toujours. Il est juste plus incliné. Bientôt sa tête percutera la tablette et sa langue épongera les six cents millions de graines de sésame semées.

En s'asseyant, Plumk lâche un pet. Puis il regarde le paysage ; des champs clôturés par des barbelés.

Il ouvre alors le carnet et, sous les phrases écrites, il dessine une vache, autour d'elle, il ajoute un enclos et autour de celui-ci des fleurs bleues, car le stylo n'était pas en mesure d'apporter d'autres couleurs. Voilà, se dit-il. Une vache, un enclos ; qui ne comprend pas ça ?

* *

*

Nulla alchimie pour trouver le bonheur, être serein et heureux. Tant que le cœur et l'âme en sont à se partager le poids des remords, nulle tranquillité.

* *

*

La gare, sous un soleil prêt à s'enflammer, est bondée. Plumk se fraye à coups de coude un passage dans la foule et sort pour marcher dans la large avenue qui s'ouvre devant lui. Des peupliers, bien alignés, très hauts, bourgeonnants et beaux, avec une certaine noblesse dans l'épaisseur, l'accompagnent jusqu'à ce qu'il

avise un bar avec terrasse. Il trouve son sac, pourtant léger au départ, soudain pesant et énervant. Il s'arrête donc dans ce bar, ou plutôt, à cette terrasse, au soleil, assis, à regarder les gens passer sur le trottoir, à les dévisager, surtout lorsque certains sont lents, ou alors il s'amuse à considérer leurs tenues vestimentaires pour en deviner les « Made in ». Quand le garçon paraît, il commande un double café puis se ravise et choisit un thé au lait avec pain et beurre. Manger calmerait peut-être sa soif de nicotine.

Et maintenant, hum, que faire ? Lui-même l'ignore. Il n'est pas si aisé de changer sa vie ou de changer soi quand tout vous rappelle aux mêmes soucis drastiques : manger, boire, dormir, avoir un toit, un travail, une machine à coudre, à laver le linge, se distraire, voir des amis, une machine à sécher le linge, éviter les ennemis. Ou rien, juste être, vivre.

Dans une ruelle paisible, Plumk déniché un hôtel une étoile, amplement suffisant pour ce qu'il attend d'un logis. Une chambre avec lit, table, chaise, armoire et table de chevet ; voilà pour le mobilier ; et une salle de bains avec douche et lavabo. Les toilettes sont dans le couloir ; des toilettes collectives avec une fine chaînette pour la chasse d'eau dont la poignée semblait faite en nacre.

De retour dans la chambre, après l'urgence qui lui fait découvrir les toilettes, Plumk, harassé par le voyage, se jette en ciseaux sur la literie et s'affale dans un grincement qui faillit fendre les lattes du plancher, lequel ne semblait pas très costaud, d'ailleurs. Enfin, avec une étoile, faut pas non plus réclamer la "lune". Sur le lit, mains derrière la nuque, Plumk se surprend à détailler le plafond, une sale vieille manie qu'il a avec celle de repérer les toiles d'araignées, puis les araignées, et de les virer ensuite à grands coups de balai ! Mais là, pas la moindre toile. La poussière a été faite récemment et il y a même un bouquet de fleurs dans un vase, sur la table, donnant un style Van Goghien au décor, pas déplaisant. Les fenêtres ouvrent sur une rue calme où un néon violet clignote en face, au-dessus d'un boui-boui steak-frites. Des rires et des coups de fourchettes, d'assiettes et de verres, s'entrechoquent, rebondissent dans sa tête. Depuis le lit, Plumk imagine les gueules des clients se bâfrer et rire comme s'il les a

devant lui. Puis l'image s'en va, les bruits aussi. Tout est loin. Alors Plumk, soudain irradié de fatigue, sent sa lourde tête tomber sans parachute.

A nouvelle vie, nouvelle ville. Pourquoi pas. C'est le matin. Il pleut et Plumk sort, histoire d'être, de ne pas rester enfermé et de découvrir où il a atterri. Il n'a plus de cigarette et se retient d'entrer dans un tabac pour s'en procurer, mâche, pour se contenter, un chewing-gum, lit les nouvelles planétaires du journal puis quitte le modeste bar dans lequel il est pour se remettre paisiblement à marcher, sort un carnet, s'assied sur un banc et tente de dessiner la rue, lui qui d'ordinaire, ne dessine absolument pas. Un croquis grossier, naïf, d'écolier, et comme c'est bon de remettre un pied dans l'enfance !

* *

*

Drôle de magie que la vie exerce sur Plumk. Tantôt blanche, tantôt noire, tantôt entre les deux. Endosser un scaphandrier pour descendre dans les tréfonds de son cœur, une combinaison pour l'étanchéité, une armure pour renforcer son âme, voilà bien des artifices qu'il ne possédait pas pour éprouver un quelconque soulagement. Même ses jambes qui le portent sont telles des saucisses sanglantes. Il s'arrête au beau milieu de la rue alors que les gens déambulent, se bousculent sur le trottoir, pour respirer fortement, yeux fermés. Il sent un vent tiède frôler l'extrême pointe de ses cils, une larme pointer à son œil gauche, (à l'angle exactement) et pendant une ou deux secondes il concentre ses efforts sur sa respiration pour écouter ses poumons et ne faire qu'un avec son souffle. Sur quoi il sort une cigarette et l'allume.

Drôle de magie que la vie exerce sur Plumk. Tantôt blanche tantôt noire, tantôt entre les deux, et que faut-il comprendre à cette sorcellerie ?

Il sort son carnet pour inscrire une poésie sous le croquis. Afreuse poésie, borgne, bossue, boiteuse. Plumk considère le tout avec une grimace qui, loin de rehausser sa beauté, la rapproche plutôt du dromadaire et de l'orang-outang. Il arrache ensuite la feuille, lentement la chiffonne dans sa main puis la roule pour en faire une boule qu'il jette par terre, conscient de pourrir un

peu plus le sol, notamment celle de cette nouvelle ville. Poésies, croquis ou autres spécimens de cet ordre peuvent bien pourrir le sol et en faire un dépotoir que ce serait trop beau! Et quelle connerie, d'ailleurs! Non, ce qu'il faut avant tout, c'est préserver les rêves, ceux qui, profonds, se rapprochent du papillon.

Pour oublier ce qui tracasse et ronge, il faut s'oublier soi, se perdre à l'intérieur de son propre corps, ne plus sentir aucune attache avec le réel, ses bruits, ses couleurs, ses odeurs, son mouvement. Pour oublier que l'on voit, il faut fermer les yeux et se servir de sa conscience, sans s'aveugler; il faut, en somme, être fort, doué, qualités que Plumk n'a pas, n'a jamais eues.

Dans ses rêves les plus fous, Plumk n'imaginait pas les éléments du réel comme réel, il imaginait alors une autre «réalité», ni meilleure ni pire mais conçue avec d'autres éléments que les nôtres, car si l'on considérait l'idée d'autres réalités, on devait tout autant considérer l'idée qu'ils ne fussent pas conçus de la même façon, tout au moins, sans air, ni oxygène, ni eau, ni roche, mais avec d'autres matériaux ou organismes tout aussi magiques et vivants que les nôtres.

Science-fiction que les rêves, que de voir autre chose que le réel, que ce que l'on croit voir ou percevoir. Plumk de retour à son hôtel, s'allonge à plat ventre sur le lit et regarde longuement son croquis en relisant les quelques phrases inscrites au-dessous. Que sa conscience n'ait aucune prise sur le moment présent, sur cette chambre qu'il ne connaît pas depuis longtemps, sur ses propres écrits, cela est, à priori, normal; ce qui l'est moins est de considérer ce présent comme caduque, sans sens, parce que vide.

Un sentiment de solitude l'étreint. Il se sent isolé, quelque part, hors du monde. Ses pensées se mêlent à des aigreurs et ses aigreurs deviennent tel de l'acide en ses pensées. Il tient à faire à nouveau le point sur lui, sa vie, le sens qu'il aimerait lui donner. Rien n'allait comme il le désirait, pris qu'il semblait dans une spirale. Faire table rase. Recommencer tout depuis le début. Ou tout finir, finir par le commencement, car tout commence par une fin, dit-on. Ou reprend. Et ainsi à l'infini, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Car un jour arrive où il n'y a effectivement plus rien, partout, où que l'on veuille se rendre.

La menthe fraîche mastiquée lui donne envie de boire du thé, mais pour cela il aurait dû sortir et Plumk n'en a nulle envie. Toutes ces envies, toutes ces contradictions ; fuir et rester ; aimer et haïr ; croire ou douter ; tous ces désirs qui se battent et sèment la discorde dans ce qui lui sert de penser ! Il ferme les yeux et cherche paresseusement de la main les cigarettes restées dans la poche de son pantalon. Le paquet est ratatiné, il en sort une, la fourre entre ses lèvres, mais, sans feu, Plumk reste ainsi, sans bouger, sans l'allumer, la cigarette à la bouche, songeant à elle.

Et Plumk se sent à vif, à fleur de peau, et plus encore depuis le jour et l'heure de cette rupture. Maintenant, c'était tout ou rien. Désormais, après autant de temps perdu, Plumk veut oublier, s'oublier, vivre enfin, oui, comme il s'était toujours interdit de le faire, et s'il fallait pour cela jouer l'amnésique, le devenir autant que faire se peut.

* *

*

La maisonnette est au bord de la route. Jamais une automobile n'y passe. Juste quelques piétons hirsutes quand il y en a, mais peu s'aventurent jusqu'où Plumk vit. De la route on voit la baie, la côte. La nuit, elle scintille de points oranges luminescents. La végétation recouvre tout, que du vert avant d'atteindre la mer turquoise aux reflets luisant d'étoiles toutes dorées. Plumk voit cette mer comme son cœur, lorsqu'il lève les yeux il se dit : voilà la chair de ma chair, et il peut compter, depuis la route les voiliers ancrés dans son cœur. Il y en a trois, très longs. Plumk veut panser son œil de bleu, d'un bleu or.

Les fenêtres de la cuisine et de la chambre donnent également sur la route, de sorte qu'il admire la mer depuis ces deux endroits, poste stratégique, s'il en est ; une location trouvée grâce à un panneau affiché sur le bord d'une autre route. Plumk s'assoit sur une chaise dans le jardin, derrière, devant une table en bois sur laquelle se tient une bouteille de rosé. Il s'en verse un verre, trinque avec la bouteille et boit en regardant la terre autour de sa nouvelle maison, heureux et absent. Maintenant il faut trouver un travail ; avoir des revenus ; meubler la nouvelle maison ; faire du jardin un potager ; écrire des lettres ; laver du linge ; réparer la

douche ; repeindre la cuisine où la peinture s'écaillait. Brève liste que Plumk fait, mentalement, en emportant la bouteille.

Il termine la bouteille de rosé dans la cuisine, debout dans les bras d'un courant d'air frais qu'il veut garder pour lui seul en fermant les yeux, signe de parfait contentement et de plénitude et encore, quand il les rouvre c'est pour surprendre la mer dans ses plus beaux reflets. La côte empoigne encore l'horizon de ses mains, c'est un rideau d'embruns, six autres voiliers stationnent dans la baie. Des trois mâts. Plus haut deux éperviers volent silencieux, brossant leur plumage dans un vent inexistant, ailes géantes, tantôt statiques, fendant le ciel avec des B, des O, des U, des C, des L, des E, des S, toutes sortes de lettres qui donnent le tournis.

Plumk, fasciné soudain par la nature, se couche tout l'après-midi sous l'immense figuier du jardin, s'endort et cauchemarde sans se rappeler pourquoi à son réveil, ce qui est d'autant plus intrigant. Des images floues reviennent fragmenter sa rétine, en éclairs, telles des zébrures dans la nuit. Il rentre, avale du café avec des biscottes et, tandis qu'il en vient à poser les dents supérieurs sur sa langue pour y pousser, semble-t-il, une miette de biscotte restée incrustée, ses dents butent sur autre chose. Il va au miroir de la salle de bains et découvre un trou dans sa langue, énorme, et plein de sang. Il soulève délicatement la chair taillée, grimace, estime sa profondeur en jurant d'abord contre la blessure puis contre l'ample douleur. Comment s'était-il fait cela ? En dormant ? Est-ce lié au cauchemar ? Mais où ? quand ? comment ? La plaie pique et fait un mal de chien. Il remet le morceau de chair à sa place et suce ses doigts pleins de sang.

Au-delà du mal éprouvé, cette blessure l'intrigue. Il est toujours tenté avec ses dents de pousser ce bout de chair qui pend, sort, gratte, irrite, démange. Était-ce un signe lié à ce maudit cauchemar ? Car dans celui-ci, qui lui revient peu à peu, il l'avait vue : elle, elle, elle.

Cela donnait à méditer. A son retour en parlerait-il à son médecin ? Et que répondrait donc celui-ci, s'il lui en parlait ? Qu'il devait dorénavant cesser de la revoir ? Certes. Mais n'est-ce pas plutôt parce qu'il ne la revoit plus qu'il en cauchemarde ? Et voi-

là, Plumk nage la brasse coulée. Ça bourdonne. Ça foisonne. Ça tourbillonne comme feuilles mortes à l'automne. Aussi s'accorde-t-il le droit de fumer, assis, au bout du lit, une cigarette, la première de la journée alors que celle-ci cesserait bientôt. Derrière les vitres, le ciel tombe d'un étage dans la mer. On dirait un gros tambour immolé sous l'assaut d'une puissance colossale ; la côte revient. Il n'y a plus un seul bateau dans la baie. Tout est tranquille, calme.

«Si cette mer est mon cœur, se dit-il à lui-même, peut-être pourrais-je y plonger cette nuit»?

Durant ce moment de plénitude intégrale Plumk exerce sur lui-même une rotation de cent quatre vingt degrés, cigarette à la bouche, se tournant promptement à la rencontre de l'évier pour poser ses mains, la gauche à gauche de la poignée, la droite sur le robinet, prête à ouvrir la vanne et boire goulûment en tenant dans sa main la cigarette à demi-consumée dont la cendre tombe dans l'évier. A poser machinalement les dents sur sa langue, la plaie instinctivement, saigne, Plumk hurle, jure et se rue, grognant, langue tendue, vers le miroir.

Quelle gueule! Mais aussi quelle langue! A-t-on dit à quoi ressemble Plumk quand son image imprime reflet dans le miroir? Non, mais un borgne y verrait mieux que lui. D'abord de grands yeux d'enfant avec des cernes autour ; un nez énorme, nanti de narines énormes elles aussi, comme le nez, à ne pas confondre. Seul son front semble servir à quelque chose, à casser des noix, par exemple. Ses joues sont taillées dans du carton. Ses yeux sont grands mais leurs pupilles minuscules détestent le soleil, ou la pluie, ou la grêle, ou la neige. Il est des fois où même ouvrir les paupières devient un vrai dilemme face à la lumière. Ses cheveux, des spaghetti. Ses oreilles, des nouilles chinoises ou des bigoudis qui, malheureusement, n'ont plus de tête à qui servir. Il est des jours où Plumk trouve son visage beau malgré une certaine laid-eur dont il fallait convenir. Ses vieilles dents n'attendaient qu'un signe pour lui dire adieu et sa bouche, (si l'on pouvait parler de bouche) ne reléguait d'autre odeur que celle d'une fastueuse décharge publique. Ça et là, cils, sourcils ont toutefois un air de sauvagerie et de tendresse. On ne sait plus si Plumk est jeune ou

vieux ; c'est cela qui tracasse. Mais ses lèvres, elles, ses lèvres, sont comme des Andalouses qui dansent sur son visage. Seulement, avec ce trou sur sa langue, c'était la poisse.

* *

*

La blessure cicatriza sans remède ni médicament. En bon barbare, Plumk se soigne à l'ancienne, sans rien, en attendant que la Providence lui ouvre les bras pour feindre quelque signe de soutien, et naturellement pour ce genre de choses, la Providence l'aide, se manifeste ; chaque fois. Désormais Plumk se sent aussi libre qu'un type qui peut remuer librement la langue.

D'ailleurs, toute blessure se soigne. Et celles de l'âme, des veines, armées, chargées qu'elles sont comme cent chasseurs, elles aussi vont mieux. Depuis qu'il est seul, ici, loin de tout, et puis la plaie était presque refermée.

La vie dans cette région s'écoulait toutefois au ralenti. Peut-être était-ce là en effet le centre du monde ; il y avait une séparation entre cette vie-ci et l'autre, celle qu'il venait de quitter. Ici plus d'amis ; plus de lettres ; plus de téléphone ; plus de contact avec le monde extérieur, sauf avec l'épicier qui est à deux ou trois kilomètres.

Et Plumk respire en gros bébé qu'il redevient à vivre dans ces conditions, un bambino dans un berceau ; il parle tout seul tel Robinson Crusoé, s'active dans le salon, répare, avec de vieux outils, de vieux meubles vernis, craqués, usés, mais dont le bois chante encore au milieu des cigales, jardine, plante des légumes, des tomates, du basilic, arrose, bêche, peint, bricole, écrit. Bref, Plumk est des plus actifs. Fusée parmi les étalons franchissant tête haute la ligne d'arrivée. Il remplit ses journées à ras bord, tant et si bien qu'à la nuit tombée il se retrouve presque à genoux, plié en deux, à ramper.

Et plus il s'active moins il pense. Une harmonie s'est créée entre ses occupations et son travail, car Plumk a trouvé un travail vers un village proche, à l'écart, dans une ferme. Cela lui semble parfait d'être dans une ferme, au grand air, en compagnie des poules et des vaches, des canards et des porcs. A pied un jour sur deux, Plumk traverse donc la vallée pour s'y rendre en une heure ;

parcours qu'il fait en prenant des notes. Jamais âme ne passait en cette vallée. Et jamais ne s'est-il senti si bien en prenant le parti d'aller travailler.

Avec ce nouvel emploi d'homme de ferme, combien de métiers Plumk avait-il exercé? Mentalement, il en énuméra la liste: blanchisseur, employé de bureau, vendeur de lithographies au porte-à-porte, cuisinier, chauffeur-livreur, gardien de musée, barman, opérateur en informatique, projectionniste, manœuvre, intérimaire, factotum (appelé plus vulgairement homme à tout faire), pizzaiolo, déménageur, disquaire, caissier, garçon de café, jardinier, comptable, ambulancier, dératiseur, bibliothécaire, distributeur de prospectus, pigiste, démarcheur en aspirateur, glacier, pompiste, employé de supérette, plongeur, crêpier, baby-sitter, manutentionnaire, écailler, expéditionnaire, plombier, maçon, vendeur de journaux, v.r.p spécialisé dans les préservatifs, groom, opérateur-laser, électricien, veilleur de nuit, aide-soignant, que des métiers idiots où, disons-le sans honte, Plumk s'était ennuyé, fatigué, sclérosé car rien n'était taillé à sa dimension, rien ne lui convenait. Et d'ailleurs, pour quoi était-il fait? Rebelle des boulots bouche-trou et gagne misère! Et maintenant le voici homme de ferme, encore un qu'il peut ajouter à sa longue liste débilitante.

Il a passé la journée sans fumer, sans y penser. De sa propre initiative, il fait même une croix au calendrier, les jours coulent comme par enchantement. C'est à peine s'il regarde l'heure ou s'il en garde quelque notion. Ses provisions hebdomadaires vont bientôt cesser. Ses mains ressemblent à des plaques chauffantes biscornues, avec des cloques d'eau à l'extrémité des phalanges, des crevasses séchées dans les rainures, belles et profondes, où le sang remontait en surface, des gerçures, des éraflures, et jamais de pansement pour soigner ses blessures. A vrai dire, Plumk se fiche de la douleur physique. Il la toise comme un seigneur traite un vassal (et même s'il doit souffrir), quelle importance?

Le soir les sphinx venaient butiner les belles de nuit. Elles s'ouvraient rien que pour eux. Tantôt blanches, tantôt rouges, tantôt bleues, elles poussaient en grappes près de la porte d'entrée. Elles s'ouvraient deux fois par jour, matin et soir, mais

les sphinx, eux, n'arrivaient que le soir, dès la tombée de la nuit, à heure fixe et les fleurs se donnaient à eux comme l'eau aux pétales, et Plumk, pour ainsi dire, en observateur qu'il était, ne loupait en aucun cas ce spectacle.

Et comme la vie paraît simple lorsque l'on voit des sphinx butiner le tendre pistil, lorsque l'on voit, brillant de ces derniers feux, le soleil se coucher dans le lit salé de la mer; quand les étoiles toutes ensemble, en un scintillement de gros grains, reviennent, en beauté, étaler leurs parures au cou céleste de la nuit, quand le silence est comme un long écho perdu dans ces belles de nuit où se nourrissent insatiablement les intrépides sphinx au casque noisette et aux ailes tigrées de sucre. La nuit, lorsque la petite lumière de l'entrée restait allumée, des dizaines de papillons venaient danser autour de l'ampoule chaude agrémentée de taches noirâtres, chiures probables de mouches ou mouchérons qui pullulaient la journée en pleine chaleur. Sur toute la surface de la terre Plumk pensait qu'il n'y avait de lieu plus paisible que sa maison, plus tranquille, plus en retrait du vrai monde, celui qu'il voyait scintiller depuis ses fenêtres, et que sa nouvelle vie n'était pas pire ni meilleure, il sentait des changements se matérialiser en lui (sorte de métamorphose cardiaque): portique délabré qui se reconstruisait tout seul à travers un nouveau rythme, telles des saisons sur un paysage en mouvement, au gré du temps. Et quand on sent son cœur changer, devenir autre, alors tout change.

Être assis dans l'oubli, de soi et du monde, décrocher la conscience de Bouddha, être nuage, pluie, terre, végétal, homme, insecte et, accepter, accepter que l'on puisse, de près ou de loin, se rattacher à tout cela. Enfant Plumk se rappelle de ce jour où, à l'église du dimanche, au moment de prendre l'hostie, il avait reculé devant le prêtre pour demander ce qu'était cette hostie? Et le prêtre avait dit que dans cette hostie il y avait de la farine, et que pour obtenir cette farine, il avait fallu en quelque sorte bâtir un moulin et que pour bâtir celui-ci, il avait fallu du bois, et que pour obtenir ce bois, il avait fallu couper des arbres et pour couper les arbres, des haches et des scies, et que pour obtenir ces outils il avait fallu l'intervention de certains matériaux unis au feu par l'ingéniosité des hommes et que cette roue, en soi, n'avait

pas de fin, ronde exactement comme pouvait l'être l'hostie où toute la terre humaine était dedans contenue; et Plumk, dans ses petits souliers, avait reculé, effrayé par l'énorme, considérant avec crainte l'hostie que le prêtre lui tendait avec un sourire béat et répugnant. Non non et non, fit Plumk, secouant la tête. Non, toute la terre dedans! Pas possible! C'était trop! Le prêtre, en bon chrétien, insista, mais aussi alerte et vif qu'une mangouste, Plumk avait déjà regagné son banc.

* *

*

« Dans la solitude, on est plus humain ». Ces mots, comme émanant d'outre-tombe, sont gravés dans la pierre (une roche qui dépasse du sol), à trois mètres d'un arbre, un cerisier. Des lettres carrées taillées avec un outil grossier, peut-être un couteau ou un canif? Il était difficile d'en donner un avis avec certitude. Mais par qui l'inscription fut-elle faite? s'interroge Plumk. Il sort la pierre plate de la terre où dormait un impérieux petit scorpion noir replié sur lui-même, la queue remontée sur la carapace, les pinces croisées en avant. Avec un caillou, Plumk l'extrait de sa léthargie, car le scorpion est par nature un fourbe extrêmement paresseux et Plumk le sait, et le scorpion qui, lui, ignore tout de Plumk, le dévisage dans sa détresse, cette masse de chair pendante et gauche qui ne fait que le déranger dans son sommeil, et le scorpion, grand guerrier, s'ouvre, pinces en avant, prêt au combat, recule, de droite, de gauche, court droit devant, en tous sens et n'importe comment, affolé, idiot et affolé. En dernier recours (toujours infatigable), il se calfeutre sous une pierre, s'enfonce dessous jusqu'à la queue et disparaît. Un Ô d'admiration brille dans la rétine de l'observateur qui s'était régalé de cette petite corrida organisée aux frais de la nature. Plumk soulève alors la pierre, la porte à la maison et la pose à côté de la porte d'entrée. Ensuite, il songe à des spaghetti rouges et fumantes.

Savoir ce que l'on veut, tout de suite, sans attendre, et s'en servir à bon escient, sur-le-champ, sans se tromper. Mais savoir d'abord ce qu'on veut, c'est essentiel! Parfois, dix minutes de bonheur, de jouissance infinie valent toute une vie! Assouvir des désirs trop tard, ou ne les faire vivre qu'après est, fort souvent,

regrettable et, de toute façon, ils ne seront jamais pareils ! Plumk se prépare donc au plus vite un saladier énorme de spaghetti.

* *

*

Son sommeil redevient une merveille. Chaque nuit la lune traverse la fenêtre de gauche à droite tandis que Plumk émet d'intenses ronflements. Avec le vent soufflant sur les hauteurs de la maison et le renvoi des vagues butant contre les récifs, tel un écho de tamisage, de sable brassé dans les fesses d'une bétonnière, Plumk ronfle à merveille au-dessus de ce sable diurne et imite par là-même un autre bruit, celui du bois que l'on scie. Les nuits où il laisse, inconscient, les fenêtres ouvertes, les insectes body-buildés et sanguinaires l'attaquent en nombre, fantômes issus des familles kamikazes contre lesquels Plumk est obligé de se défendre avec un édredon, un tee-shirt, une chaussure, une serviette ; autrement quand les fenêtres sont closes, il n'est qu'un bambin, un gros bambino souriant jusqu'aux narines, dans son berceau.

Avec le peu de gens qu'il côtoie Plumk utilise donc un vocabulaire restreint, quelques mots, les mêmes, que ce soit avec les vieux de la ferme ou l'épicier qu'il ne voyait qu'une fois par mois pour ses indispensables réserves alimentaires. Les vieux de la ferme ne causaient pas beaucoup. C'étaient des gens durs, silencieux, à qui les mots, hardis, faisaient plutôt défaut. L'épicier était bavard et, comme tout bavard, avait le don indécent de faire de vous un crachoir pour vous postillonner au visage.

Entre l'épicier et les gens de la ferme, Plumk vit à cheval sur deux mondes, celui du bavardage inutile et vain, et le silence. Deux mondes où les masques sont de mise. Heureusement, celui du bavardage ne durait qu'une heure par mois, mais était indispensable pour se ravitailler, et Plumk, lui, qui porte de même un masque quand il est obligé d'aller faire ses courses, s'en rend bien compte. C'était aussi le masque de celui qui supporte les excès de l'autre, notamment du bavard ! du casse-pieds ! du concierge ! Et puis à part lui, il n'y avait pas d'autre épicier à la ronde.

Seul on n'a plus besoin de masque, seul sans miroir, sans reflet de soi-même. (...) Le sac à dos est plein à craquer de den-

rées fraîches et périssables. Pas mal de conserves aussi, des fruits, des produits d'entretien, du pain, des revues, des cigarettes, de l'alcool, des produits laitiers, enfin, de quoi maintenir un siège. Quand Plumk est chez lui et qu'il pose, crevé, les courses sur la table, une sueur froide ruisselle de ses tempes à sa poitrine ; il se campe devant le lavabo de la salle d'eau, face au miroir, se lave les mains et se regarde de près comme s'il voit très nettement son propre masque et qu'il l'ôte avec superbe. Mais soudain ses traits changent, se figent, durcissent, un peu comme du pain qui, par effet secondaire de fermentation, tout à coup, sans prévenir, rancit.

Il se passe un peu de crème sur le visage, ôte sa chemise et s'en applique sur le torse et les bras. La crème sent la noisette et le lait, le sucre et la vanille. C'est le meilleur moment de la journée. Il va se préparer à dîner, s'asseoir dans le jardin et admirer le potager, lire, dormir et, sans doute, rêver, probablement de sa journée, encore une. Parfois, il se demande si sa vie change vraiment, surtout depuis qu'il a cessé de fumer et donc, d'engager cette si belle vie sur un chemin plus long.

Quoi qu'il en soit, Plumk savoure chaque instant, la langue remontée sur les lèvres, égoïstement, solitaire, fait ce qu'il a à faire avec la régularité d'un métronome et ne se fatigue qu'à travailler la dure terre de la ferme ou la sienne. Lui qui s'est toujours montré un éternel insatisfait, instable dans ses décisions, ses désirs, ses choix, ses réactions, maintenant tout est pesé, ses gestes, ses regards, ses silences, ses mots, ses repas, son sommeil, ses lubies, ses attentes, ses caprices, ses questions, tout semble équilibré. Former un bloc. Fil si mince que celui de l'équilibre (sur lequel tenir) sans, bien sûr, tomber.

Néanmoins, par moments, tel un nuage acariâtre qui vient narguer les marécages, elle revient, elle, sa voix, son visage, son essence ; cela fait partie d'un tout qui surgit de nulle part. Alors un profond malaise arrive, s'installe, le parcourt, d'abord de l'échine à la moelle épinière où ses poils se redressent pour devenir aussi durs qu'un bras de hérisson. Mais non, Plumk ne veut plus d'elle. Il se l'est dit, mille et mille fois NON. Il se sent toujours idiot de ne pas pouvoir lutter contre ou de penser, « tant que t'y penses

tu ne seras pas guéri». Dans ce raisonnement se drainait un sens maladif proche du ridicule.

Une mouche noire lui tourne autour. Elle est accompagnée d'un moustique et d'une abeille. Plumk, serein, les contemple d'un œil tendre. Mais, attention, il peut aussi les tuer cash! Et chacun d'eux d'une seule main!

* *

*

Le travail de force commence pour Plumk un beau matin d'été: quatre cents tonnes de pierres à déplacer sur soixante-dix mètres. Et quels mètres! Une falaise! Raide qu'elle épuisait à chaque ascension sans qu'on ne portât rien, déjà. Et pour ce travail douteux qu'aucun esclave égyptien du temps de Ramsès n'aurait accepté en échange d'une éventuelle remise en liberté, il fallait au moins être deux. Certaines pierres - hautes et larges comme des menhirs - étaient insoulevables, seul. Elles pesaient le poids d'un âne crevé! à se briser les reins! et Plumk tient encore à ses reins! C'est pourquoi on lui a désigné un acolyte, Roger, petit homme malin et maigre, le type grincheux aux cheveux blancs, dents en or plein la bouche et autant autour de son cou, serti de strass. Il gardait sur la tête posé à la mode corsaire un bandana rouge et blanc, torsadé sur les angles, singeant tout du pirate qui n'a jamais voyagé (sur terre comme sur mer) et ouvrait grand sa gueule pour un oui ou un non. Beaucoup d'aboiements pour cet homme chez qui quatre priorités ordonnaient la vie: son or, sa maison, sa femme, ses chiens, deux petits bâtards immondes et ratatinés qui ne faisaient qu'aboyer tel leur maître. Il a cinquante-deux ans, les yeux bleus, la voix perçante, des mains calleuses avec des grappes de verrues collées dessus, entre les doigts, des jambes arquées, moulées à un baril, la peau ridée, tannée par le soleil et, de près, des pieds semblables à ceux d'une chèvre.

Plumk ne donne qu'une quarantaine d'heures de son temps à la ferme chaque semaine, payées à prix d'or, certes, mais temps combien précieux car c'est là qu'il fournit le plus d'effort de la journée. Ce labeur, chaque jour plus intense, est physique. Avec la chaleur ses chemises trempées ne sèchent qu'étendues en fin de journée, ou alors il s'expose torse nu pour éviter les grandes

sudations en nouant sa chemise autour de la tête. Il imite ainsi Roger ou ces chercheurs d'or pris dans le grand fleuve Amazone, gisant, pieds dans l'eau, pareils à cette terre ferme sur laquelle il prenait appui, lui et sa carcasse, sauf qu'il est plongé dans les pierres jusqu'aux bras. A eux deux, Roger et Plumk forment bonne équipe. L'un parle en continuité quand l'autre ne dit rien. Là encore la vieille théorie des deux mondes se vérifiait.

Quatre cents tonnes de pierres à déplacer, des restanques, des centaines d'allers-retours, des brouettes portées à bout de bras, l'un aide l'autre à charger, passe devant, puis revient, aide l'autre à charger, et repart, inlassablement, ainsi de suite, sept heures de suite, avec quelques pauses bien méritées ; sept heures de travail payées quinze euros l'heure. Un pour le travail, quatorze pour la suee ! Et Plumk avait fondu, comparé au temps jadis où son corps n'était qu'un soleil ; une fine et frêle planète l'avait remplacé. Elle émettait encore des signaux, toujours et heureusement mais pour dire quoi, au juste ?

Durant cette période Plumk peine à se lever le matin quand le réveil le rappelle à la vie. Ses yeux sont collés au niveau des paupières et, lorsqu'il parvient enfin à les ouvrir, il découvre un dépôt d'excrément plus conséquent que d'ordinaire fourré dans chaque coin, signe de l'immense fatigue qui se matérialise au fil des jours, des poches gonflées autour, noircies, les joues creuses, saillantes, rentrées tels des cadavres dans leur cercueil. Par contre, le bronzage procure à sa peau une couleur d'ébène. Quoique... il fait un peu zombie. D'ailleurs, on se demande si ce n'est pas plutôt ce qu'il faudrait dire. Autrement, le reste le laisse perplexe. En ce jour, Plumk utilise un blaireau pour la première fois de sa vie. Ensuite, il perce un affreux bouton dont la queue lactée éclaboussera de ses dernières gouttes le lavabo et son sexe en érection.

Il y a deux façons de se regarder dans un miroir : la première de front, sachant que l'on va se voir dedans et se découvrant sans surprise, ou ne se découvrant pas parce que l'on sait fort bien à quoi on ressemble et que le miroir ne fait que le confirmer, et, en deux, il y a le miroir dans lequel on ne se voit plus, où le reflet n'est qu'une chose qu'on identifie péniblement, qui n'est pas toujours visible, *a priori*, parce que caché à l'intérieur, par ce que

transporte le corps ou de la façon dont les yeux voient ce transport, ce qui, au fond, revient au même. De là, un rapport singulier naît entre le miroir et soi.

Un soir, sur un carnet «Héraclès» à petits carreaux, Plumk écrit :

Quelqu'un qu'on a aimé
demeure aimé toute la vie
Il n'y a rien qui s'éteigne vraiment
qui disparaisse, qui meure, qui s'oublie
Je suis celui qui porte en lui l'amour perdu
l'amour que l'autre ne veut plus
ou n'a plus
parce qu'il est mort en
quelque endroit insoupçonné

invisible

Je suis aussi celui qui ne dort plus
insomniaque des visions qui font mal
et retournent le cœur comme s'il ne
battait plus.

Loin de moi pourtant elle est plus présente

que jamais

Elle est là partout tout le temps
et le temps s'allonge
comme mou et distendu

et je ne sais plus

Il n'ose le signer.

C'est à peine s'il se relit, d'abord pensif puis soudain confus par les propres lettres qu'il vient de verser, encre jaillissant du néant. Quelle alchimie bizarre que celle des mots, songe Plumk qui plie son carnet pour le remettre dans sa poche.

Il pense faire un feu dans la cheminée pour brûler le carnet ; mais avec la canicule, il se gratte plutôt la tête et change d'idée pour allumer alors une cigarette.

Pourquoi être malheureux après une relation qui n'est pas heureuse? Et à quoi sert cette poésie-là; précisément maintenant? alors que tout lui rappelle qu'elle n'a plus sa place, nulle part, et que jamais plus elle ne l'atteindra. Une enfant, voilà ce qu'elle est! se dit-il, et cette phrase dégringola en lui comme une avalanche.

(Car, quand on est assis au sommet des cimes, à moins de redescendre de la façon dont on est monté, le mieux est encore de déclencher une avalanche pour se retrouver vite fait dans l'abîme ensuite. Car pour finir, fin il y a toujours.)

Maintenant la montagne de pierres, même en comptant celles déjà déplacées, semble identique au premier jour. En contrebas on voit trois tas énormes, deux à droite, un à gauche; le premier fait de grosses pierres, d'un calibre monstrueux, le second de moyennes; le dernier, de petites. Roger a toujours sa grande gueule, les brouettes sont toujours éreintantes, le soleil désespérant de chaleur et les allers-retours interminables. Le corps de Plumk, qui se transforme à force d'efforts, cuit chaque jour davantage sous les tee-shirts trempés. Il en reste peut-être les deux tiers. On ne voit guère de différence. De la restanque, en veux-tu en voilà. Deux mois de travaux forcés assurés, voici peut-être un bon début pour s'extraire radicalement de la monotonie.

Et le soir Plumk retrouve sa maisonnette, son jardin, son potager, ses légumes et ses insectes préférés venus butiner ses fleurs; il a juste assez de force pour se préparer à manger, s'allonger, respirer, se détendre, se doucher et se mettre au lit pour avaler quelques pages de roman; juste assez de force pour penser, avec peine, à des choses fructifiantes et rêveuses. Une nuit sèche, avant de se coucher, Plumk songe à Roger à qui il parle peu, à leur relation, à ce qu'il peut lui reprocher ou lui trouver de bon. De bon, pour être franchement honnête, il n'y a pas grand-chose et Plumk se demande même ce que Roger peut avoir de bien à part sa femme qu'il bat un soir sur deux quand il rentre chez lui, le soir, bourré, car en prime, ce faux pirate ne manquait pas de s'en vanter!

Longtemps Plumk s'était menti à lui-même, avait joué à cache-cache avec la vérité, les mots, les gestes, les masques qui, eux-mêmes, jouaient et tout cela semblait tracer un cercle, une boucle, avec, tout au bout, une porte de sortie qu'aucun vivant

n'avait jamais prise pour dire ce qui se cachait derrière. Drôle de théâtre que la vie! De même que ses personnages! Et quelle histoire quand on s'aperçoit que, dedans, on a les trois rôles à la fois, spectateur, acteur et metteur en scène. Ce dernier se plaçant ordinairement entre l'acteur et le spectateur, il tient l'office d'invisible pont.

Et Plumk, léger dans ses gros sabots, s'affaire au lavage, au jardinage, au bricolage, au découpage d'articles dans de vieux journaux récupérés au grenier pour faire un grand tableau, tableau d'articles, de photos, en y insérant beaucoup de faits divers catastrophes, avions en flammes, bateaux coulés, trains déraillés, usines détruites par explosion, le tout agrémenté de gros titres. L'ensemble devait tenir sur trois mètres sur quatre. Il s'agissait d'un vaste projet, long, lent, violent, minutieux, mais inventif et distrayant.

Peut-on supposer que Plumk aspire maintenant à quelque sérénité? Dans la baie, l'on aperçoit de nouveaux bateaux; dans le ciel de nouveaux nuages ou oiseaux; dans la nuit de nouveaux scintillements ou une kyrielle, une ribambelle de curieux insectes, à la ferme de nouvelles pierres, dans le jardin de nouvelles fleurs ou plantes; dans le potager de nouveaux légumes ou tubercules. Et, tiens, dans son cœur à lui, y a-t-il du neuf?

Le tri des coupures de journaux est sérieux, chaque soir Plumk consacre deux heures à choisir les images et les « gros titres » qu'il compte coller sur la grande plaque de bois. Les dossiers s'empilent sur le bureau - là des crashes d'avions, là des déraillements farfelus de chemins de fer, là, des véhicules éventrés, carbonisés, des piétons étendus, ensanglantés, renversés sur le bas côté, amputés, rescapés, brûlés, des motards décapités par le sort d'un fatal tournant, poids-lourds renversés au milieu de la chaussée, là des usines brûlées, parties en torche, des buildings détruits, oh, et comme il y a à découper, à trier, à jeter, et à retrier, à redécouper, à rejeter, car Plumk accorde des soins tout particuliers au choix final des découpages, essayant d'organiser ensuite un recoupement insolite, hors du commun. Après, il dîne dehors dans le jardin, fume une cigarette, la seule de la journée, accoudé à la fenêtre

ou assis dans la cuisine à regarder la nuit, majestueuse et lente, tomber par teintes successives.

Plus de lumières agressives, de publicités outrancières ou abusives, de pollution ; la nuit, plus de bruit ; c'est le retour au calme, au repos, à la plénitude si rare ; et les petites lucioles oranges et bleues que la côte rehausse à travers leurs danses, leurs farandoles incongrues où se bercent les yeux, et ces silences entrecoupés des «hou hou hou hou» d'un oiseau de nuit, et le miroitement d'un ciel bleu d'étoiles.

En cinq jours, cinquante tonnes ont été déplacées ; il ne reste plus que trois cent cinquante tonnes à raison de dix tonnes par jours à deux, travail, il faut le dire, colossal, compte tenu d'un poids qui ne change pas dans la brouette, avec une pause à midi. Travail qui, en définitive, peut durer plus d'un mois, tout dépend de la tournure frénétique de ladite, pour ne pas dire maudite cadence.

Donc Roger aussi porte un masque, celui du bavard rendu silencieux par le poids des brouettes et des multiples allers-retours sans fin. Chaque jour, le tas diminue un peu plus lorsque les trois autres prennent tant en hauteur qu'en largeur, formant une pyramide puissante naturelle. Sept à dix litres d'eau bue par jour et des flaques de sueur, des piques brûlant la cervelle, et, à ce régime extrême, Plumk nage entre muscles et os, eau et chair, force et repos, courage et épuisement. Il oscille, dodeline de la tête, des bras, des yeux, du cou, des fesses, sue, râle, certaines fois même plus fort que Roger dans ses plus mauvais jours. Marre de ces sales pierres maudites ! Il trépigne, jure, crache. Et merde !

Ainsi donc ces pierres ont un but : bâtir une ferme.

Les vieux demandent à Plumk, quand le transport des pierres semble complètement achevé, s'il veut participer à la construction de la nouvelle ferme, mais celui-ci, qui en a sérieusement marre de la caillasse, ne dit rien, bien qu'il y eût déjà réfléchi. Il les quitte alors sur le seuil de la porte de la ferme. La vieille lui a donné du gâteau aux amandes et un morceau de quiche lorraine chaude ; Plumk s'en retourne à pied, au frais, heureux d'avoir rendu son tablier. Il fait nuit. Il considère en route qu'il a gagné

assez d'argent avec le transport des restanques et qu'il a encore le tableau à finir.

Toujours est-il qu'il prend forme par-delà le chaos qu'il représente. Seul un vide dessinant une tête reste au centre des découpages. Dans cette tête Plumk ajoute du bleu, proche du ciel, très vif, choquant entre le noir & blanc des photos & gros titres. Lorsque, enfin, il fut achevé, et qu'il l'eut installé à l'extérieur sur un trépied, il va chercher une chaise et s'assied pour le regarder. Et c'est en ce précis instant qu'une idée venteuse s'engouffra dans sa tête pour la faire tourbillonner comme une valse ou un tango; et ses yeux, grands ouverts, dansèrent aussi.

Le vent avait tourné, tourné, tourné; et à l'intérieur de sa tête, il avait senti comme la formation d'un typhon ou d'un ouragan. Quoique, lorsque cela prit fin, il eut un effet de trou noir. Tout était là, maintenu autour de lui, et se tenait, telle une galaxie formée et en place. Toute chose se tenait, stable. Et comme ce vent (typhon ou ouragan) avait cessé, tout cessait. Même sa fatigue, même son courage.

Le tube, peut-être l'ouverture d'un chakra par le haut et le transperçant avec de l'air en son dedans. Un tube, voilà ce qu'il sent désormais dans son corps, de haut en bas, passant entre ses organes avec de grands courants d'air.

Le tableau demeura sept jours dehors, dans le jardin, sans craindre la pluie car la canicule sévissait depuis bientôt deux mois et aucune raison sérieuse ne semblait vouloir la faire cesser. Et puis, en toute dernière instance, ne pouvant se contenter d'accomplir cette action seul, il fait appel à Roger, l'homme à la langue bien viciée, et aux brouettes, pour transporter le tableau à deux kilomètres en amont sur le bord d'une route, une nationale peu fréquentée. C'est plutôt hardi; le soleil tape dur et chacun doit tenir les brouettes à bonne distance pour garder un certain équilibre. Bien sûr, Roger critique l'œuvre de Plumk en riant de certaines photos, de certains titres, pour ne rien dire de l'ensemble, et Plumk écoute sans répondre (...). A quoi sert de répondre à quelqu'un qui, de toute évidence, n'entend même pas ce qu'il dit?

Le tableau est mis debout, ainsi, contre un chêne qui borde la nationale. Plumk pense aux pèlerins qui prenaient jadis la route de Compostelle, il y a longtemps, et à ceux qui, de leur véhicule, verraient le tableau sans le voir, car que remarquerait-on de ces multiples découpages noir et blanc lorsque l'on conduirait à une certaine vitesse...? Après quoi Roger et Plumk font chacun dix pas en arrière pour observer le tout avec recul. Roger ne parlait plus. On aurait dit que quelque chose lui en bouchait un coin. Plumk, lui, comprit enfin pour quoi il avait fait ce tableau, car maintenant il ne lui appartenait plus, pas plus qu'il n'appartenait aux autres.

* *

*

Le bagage de Plumk est bien plus léger au retour qu'à l'aller. Sa décision l'engageait maintenant à quitter la maison, le jardin, le potager et sans regret car cela devait se produire tôt ou tard. En gare, il s'assied à sa place réservée dans le wagon des secondes puis décide d'en écraser un bon coup jusqu'à ce qu'il atteigne sa destination. Quand il arrive, il va à son immeuble d'un pas tranquille, trotinant tel un vieux cheval qui connaît le chemin de l'écurie par cœur. Rien n'a changé, se dit-il. En bas de l'immeuble, il remarque une nouvelle boutique. Elle donnait dans la luminosité plastique et dans le goût Design en mettant au point des lampes à l'aide de microprocesseurs.

«Puf! Quelle drôle d'idée!» se dit-il.

Il glisse précautionneusement la clef dans la serrure, tourne le verrou et, comme dans un film à suspense, sent son cœur battre à l'idée de franchir le seuil sans avoir, comment dire, peur. Mais non, il peut le franchir sans éprouver la moindre sensation néfaste. Il sait, sent, aux deux tours de clefs donnée, qu'il sera seul intramuros et qu'il échappera pour ce soir au récit de son absence. Il se douche, se brosse les dents et, nu, tourne dans l'appartement en passant d'une pièce à l'autre, déplace quelques objets, ouvre un livre, le repose. Ensuite, toujours nu, Plumk se saisit d'une feuille, d'un crayon et dessine quelque chose qui semble être un grand cadre posé sur le bord d'une route, contre un arbre. L'arbre est méconnaissable mais on distingue fort bien le cadre posé sur

la route. Il date alors le dessin, écrit un commentaire absurde dessous et se prépare de quoi manger avec ce qu'il trouve dans les placards.

Nul ne peut alors expliquer ce qui se passe entre cet instant et celui où il se couche.

Dans la nuit, comme à l'ordinaire, Plumk fait de nombreux rêves qui, tous, sombrent dans le chaos dès qu'il se réveille. Plus rien. A son réveil, plus même de vitre, car soudainement l'air était comme épuré. Il respire, profondément, extraordinairement détendu, paisible, calme. Le bocal était pulvérisé; plus d'aquarium. Il se lève, ouvre les fenêtres. L'air, malgré la lumière vive du soleil, le fait frissonner. Ses poils, tel un champ d'avoine roussi par la sécheresse, se hérissent à la cime de l'épi. Il bat des paupières, extraordinairement légères, elles aussi, plus douces que celles d'un papillon, l'odorat si sollicité par les trois mille quatre cent huit odeurs ambiantes qu'il en frémit des narines, et sa vue se perd dans la beauté céleste du carré de bleu charriant ses losanges de blanc et de gris par-dessus le dernier étage de l'immeuble d'en face, et son regard d'aveugle reste ainsi, tel suspendu dans le temps, jusqu'à ce qu'il filtre les bruits de la rue et les confonde en une sorte de musique, du jazz ou autre chose, car même les coups de klaxons dans ses oreilles, devenues extraordinairement sensibles, ressemblaient à du xylophone. Ce moment, identique à plein d'autres, marque incontestablement l'instant beau et précieux d'un (r) éveil des plus rares.

Fait insolite, Plumk, sorti chercher du pain, cet aliment qui manquait tant à son ventre depuis ces quatre derniers mois, se sent si léger qu'il s'imagine marcher au-dessus du trottoir. Il se glisse d'un pas leste dans le hall d'entrée, trois bonnes baguettes fraîches sous le bras et quelques autres courses qui fleurent bon le gueuleton, quand la concierge, bavarde à la langue tuméfiée de salive gluante et chargée de postillons, surgit devant Plumk, terrifié. Elle balayait sa loge et l'avait aperçu. Mon Dieu, quelle peur! Il recule, embarrassé, pirouette, esquive, jeu de jambes, saut de chat, toussotements plaintifs, raclements de gorge, mimiques attristées, tour de clef, disparition. Et qu'on le dise: «A mort les chronophages!»

Et Plumk, qui a désormais tourné le sablier dans le bon sens, pieds sous la table, en est à constater l'embarras que lui cause la feuille blanche, chose qui ne s'était encore jamais produite avant. Il dit Merde, trois fois Merde! se gratte la tête. Mais bon sang oui! Dire Merde, c'est déjà énorme!

Ensuite, grandeur vide; cette sensation de puissance libératrice qui se déverse dans les confluent de ses veines, le porte, en dirigeable heureux, en voluptueux zeppelin, jusqu'à ce qu'il remplit l'harmonie parfaite, union de ce vide intérieur et de ses propres battements cardiaques où, de chaque pulsion, tout est possible, et son corps entier est pris d'un immense vertige.

Une nuit, il sort. Il va dans ce bar et boit, comme on boit dans un bar. Il y a cette fille assise près de lui, pas mal, seule, buvant elle aussi. Il lui offre un verre, elle en offre un autre. Ils bavardent. Plumk a de la conversation quand il s'adonne au monde de la parole - et elle pareil. C'est pourquoi ils marivaudent; puis ils quittent le bar. Lui propose d'aller chez lui, elle chez elle. Ils tirent cela à pile ou face, dans une rue où un ivrogne allongé par terre joue au fœtus avorté dans un châte couleur sang, là, sur une bouche de métro.

De là, attente de vingt minutes sur un boulevard solitaire couché dans l'aube qui se débarrasse de ses ombres frêles et fantomatiques pour y verser de son humidité, et toute cette patience pour un taxi! Chez elle, Plumk a rétréci de moitié. Il a perdu un tiers de son assurance et un autre tiers de désir. Elle l'embrasse, le caresse: plus d'érection. Plus rien. Un drôle de vent souffle de nouveau sur sa chair, ridant son sourire confus et ses baisers moins sûrs, moins ardents. Elle le caresse, l'embrasse, se love dans ses bras secs et durs, tendus, mais son sexe n'est rien d'autre, et le dernier tiers restant de sa pensée heurte à son tour des dunes de sable, caravanes tenues par des meutes de loups aux abois, des meutes aguerries peut-être mais qui hurlaient encore entre ses doigts, sa langue, sa forteresse, prison de chair. Qu'une chose soudaine et par trop troublante fisse baisser d'un cran l'étreinte n'eût rien d'étonnant, elle le sentit, sans l'expliquer, car cet effet avait surgi par paliers successifs; ils s'allongèrent sur le lit trop grand, trop mou, se touchèrent, les jambes, le ventre, le sexe, simultanément.

ment, graduellement ; il dégrafe son soutien-gorge, ôte sa jupe, ses bas, sa culotte. Mais il ne bande plus, secoue la tête. Elle est là, nue, les seins roses et la bouche humide, les cheveux en éventail, les yeux dévorant son sexe plat. Il agrippe le couvre-lit. Pourquoi est-ce si dur dans le mauvais sens ? Il pose sa main brûlante sur sa main, à elle, et elle ne bouge plus.

Ayant pas mal bu, ils dorment. Au matin, des baisers tendres et insistants, haletants et fiévreux, réveillent Plumk qui s'était cru rêvant. Il bande, ressent une terrible montée de sève, mais pas de désir. Sa bouche, sa bouche va partout, le suçote, l'humidifie, le lèche ; il en frissonne. Elle en use. Le sait. Elle met son sexe dans sa bouche puis elle joue avec le gland, sa peau et sa sensibilité. C'était le dilemme qui retournait le contenu de l'enveloppe. L'enveloppe s'envolait mais le contenu n'allait nulle part. C'est de force violente que Plumk se redresse tout à coup tandis qu'elle en est à frotter sa jambe contre les siennes, le caresser et toujours le lécher car cette anti-phase décisive dura jusqu'à ce que Plumk se lève une bonne fois sur ses pieds en quittant les draps. Elle s'était recroquevillée sur elle-même, là, comme suspendue dans le temps, sans plus bouger. Pas de suite à cette histoire ; du moins, dans l'immédiat. Il fallait du temps, cette précieuse denrée qui élabore tout, donne ou reprend ; tout dépend.

* *

*

Le jour maintenant, si étonnamment clair qu'on eût dit une perle rose, un Dieu, celui que nous pouvons être quand nous sommes prêts à resplendir afin que notre lumière émane sur toute chose, grande ou petite. Papier et stylo, deux objets que Plumk installe avec un large sourire sur la table de la cuisine, dans les décombres, ou plutôt, en les poussant d'un bras posé à plat sur la table pour exécuter un geste à demi-circulaire et poser tout tel quel et se mettre à écrire. Mais à peine gratte-t-il son plumeau qu'il se redresse aérer la cuisine des odeurs récalcitrantes qui semblaient se foutre de lui. Quand il ouvre les fenêtres, à quelques mètres en face, une femme mettait son haut de sous-vêtement, un magnifique corsage noir d'une texture verte de satin ou de soie. Elle était placée face au miroir et avait un mal fou à l'agrafer. Plumk,

en observateur, s'amuse. Il la voit nettement au-delà des rideaux. Cela faisait voyeur en diable mais c'était bon de prendre les gens au faite de leur intimité. Saisir l'intime chez les autres est toujours émouvant et pique un peu le sang. Alors lourd et pensif, Plumk fait demi-tour et repart, l'air las, s'échouer sur ses feuillets.

* *

*

L'ébauche fut brève, concise, dépouillée, quelques lignes, suffisant pour donner à l'ensemble une excellente idée de ce qui s'amorçait comme une fleur géante en son sein, lui qui sentait son ventre aussi fertile que du terreau, aussi rempli qu'un cratère avec des éclats bouillonnants de soleil tombant dans ce cratère pour constituer petit à petit ce qui deviendra, sans doute, un magma.

En tout cas, ça prenait forme.

Il y eut aussi divers amis auprès desquels Plumk dut gentiment s'excuser de sa longue absence silencieuse et sans nouvelle, bien qu'il ne justifîât jamais le pourquoi du silence. Pourquoi toujours se justifier vis-à-vis du silence ?

* *

*

Le temps, maître des éléments et de la matière, avait réintégré sa place, par la vitre brisée, et Plumk dont la perception profonde distinguait jusqu'aux moindres particules de poussière inutile se déplaçant dans l'air, ressentait sa forme entière comme unie à la terre, elle-même unie à l'univers, d'un bloc, et son pas d'ordinaire si tranquille était devenu d'un coup plus léger que tranquille, flottant tant et si bien que ses pieds semblaient posés sur du vide et voler. Non, pas voler, uniquement posés sur du vide.

Dans ses déplacements, un équilibre inconscient, tant par la parole que dans le geste, s'instaure malgré sa volonté. Mais cet équilibre manque toujours de se diviser ou se soustraire à lui-même, notamment quand il boit un verre de trop ou quand il loupe, par exemple, la chaise sur laquelle il compte s'asseoir.

Le matin, annonces consultées dans le journal, annonces vides de sens, alimentaires, donnant juste de quoi survivre. Secrétaire, plombier-chauffagiste, pupitreux, vendeur, informaticien, étalagiste, carreleur, éboueur, consultant audio ou con tout court,

articles lus, vides de sens, l'alimentaire du journalisme. Puis on replie le journal, on le repose sur la table, on l'examine de loin. On bâille. On soupire. On grimace.

* *

*

Bienfait du progrès, magie pratique et magnifique de la science et de la technique. Parmi les huit coups de téléphone donnés dans la matinée, un travail neuf allait s'inscrire sur le profil vertigineux et professionnel de Plumk : laveur de vitre. Lui qui a si justement brisé celles de sa propre existence, l'ironie moqueuse le fait se retrouver juché en haut d'un building, au quatre-vingt-douzième étage, suspendu à des barres de métal, froides, servant d'échafaudage, large d'un mètre sur cinq de long, affublé d'un énorme gaillard aussi bavard qu'une pie, lointaine cousine de Roger, un seau à ses pieds, contenant un liquide bleu comme les reflets de la mer Méditerranée et citronné à la façon d'un mets oriental, une raclette dans la main droite, une éponge dans la gauche, une combinaison rouge coquelicot et des chaussures de sécurité marron (au cas où), et la matinée pour venir à bout d'un étage entier et le vertige surgit tout à coup, immense, tourbillonnant, souflant comme du mauvais alcool et l'envie édifiante de rester, yeux fermés, plaqué au sol de l'échafaudage et de rendre à la mère nature, en l'occurrence l'espace de quatre-vingt-douze étages, le petit déjeuner pris aux aurores par ce beau jour d'automne, jour qui, incontestablement, semble-t-il, resterait à jamais gravé.

Que le vertige eût contraint Plumk à abandonner le métier de laveur de vitres n'était pas un mal, ou alors c'en était un pour un bien. Car maintenant, à l'heure où les écoliers lancés tels des fauves sortent en meute pour rugir dans la rue, une idée plus lumineuse que la neige se mit à fondre en son cerveau, lequel faisait le vide précisément, et cette dernière fait, du même coup, grande impression. Il se lève, referme les fenêtres du salon, laissant les cris de fauves se briser contre les vitres, s'installe à son bureau et gribouille quelques mots sur une feuille vierge, format A4. Il est désormais sûr d'avoir là son idée, la cime du glacier, ou plutôt, l'objectif, un kodacolor vieux modèle qu'il garde dans un placard. Pour qu'il fonctionne, une seule pression de l'index sur le bou-

ton suffisait. Il déballe l'appareil de l'étui, le considère un instant, l'inspectant en tous sens puis exécute son autoportrait avant de poser avec tact l'appareil sur la table. Ensuite mains jointes, comme le cuisinier Ting il se tourne, amusé et satisfait, se frotte les paumes et, au même instant, il fait un bond dans le temps, un bond de trente-sept ans, presque trente-huit, lequel le catapulte dans sa berceuse. Puis la photo sort.

* *

*

Durant les jours et les nuits qui suivent, Plumk parcourt la ville à pied, en métro, en bus, en taxi et photographie tant qu'il peut tous les déshérités qu'il croise sur sa route, pour ne pas dire sa marche. Souvent, ces déshérités ne sont pas mobiles, mais immobiles, assis quelque part ou couchés autre part, et les photos maintenant s'empilent par dizaines sur le bureau, photos qu'il agrafe aux murs de sa chambre, sur deux côtés. Photos sous lesquelles se lit une date, un prénom, un nom, un âge, un lieu et rien de plus. Des gros plans de têtes amputées de la parole, des sans abris, des clandestins, des clochards, des expulsés, des ombres, des yeux, des joues noires, maigres, des sourires édentés, fanés, traits tirés, des mâchoires couvertes de scorbut grimpant, des yeux, des bouches fermées, ouvertes, des A, des I, des O, des U, des E, des bouches cousues, ratatinées de la parole, des traits taillés au couteau comme pour sillonner leur front à jamais, le marquer ; partout ces yeux qui vous fixent, vous pénètrent, muets, partout ces yeux qui vous parlent une langue rongée par le silence et l'amputation de la voix. Et dans tous ces visages si différents, qu'on y observe les formes ou les couleurs, aucun masque, sinon celui de la douleur.

Des deux pans de murs tapissés, il passe à trois, puis quatre, de façon à être entouré d'instantanés volés au coin d'une rue, d'un trottoir, d'une bouche de métro, d'une porte cochère, d'un pont, d'un hall d'escaliers ou de nulle part. Et tous ces visages issus de nulle part, des fantômes eux aussi, fantômes parmi les ombres citadines qui les regardaient à peine, ou de loin, ou pas du tout ; (ombres parmi les ombres) ; et ces ombres étaient de vraies ombres, et Plumk, sans trop savoir pourquoi, agrafe son autoportrait

réussi au milieu de toutes ces ombres, confondant ainsi son visage avec elles. Aucune envie de sourire.

Mais, au fond, que va-t-il faire de tous ces portraits ayant affronté le dernier stade de la dignité humaine? Certainement pas changer le monde. On ne refait pas le monde avec ces infinitésimales choses, mais on peut toutefois s'y intéresser en s'y employant de cette façon, on peut agir, même si secouer le sac à puces de notre bonne vieille civilisation ne rendait pas leurs puces à qui de droit!

Une fois qu'on est mort-vivant, on perd chaque jour sa propre identité au milieu de milliers de gens, songe Plumk en bloquant une fois de plus sur les dernières photos prises à la veille de la fatale pellicule. Mais il faut bien dire stop! Le monde contient plus de déshérités qu'il n'y a de pellicules à leur consacrer! Et puis il doit maintenant songer à les exposer pour les faire voir à ceux qui ont encore des yeux pour regarder. Car ces photos n'ont pas d'autre raison d'être! Mais les autres, savent-ils qu'ils ont encore des yeux pour voir et un cœur pour réagir?

* *

*

(Comme Oedipe, il y a plusieurs façons de se déplacer dans le temps: assis, debout ou allongé. Assis représente le passé, debout le présent, et allongé le futur.)

Il y eut des jours obscurs où Plumk, dépossédé de toutes ses facultés, avait rampé sur terre, descendu qu'il était parvenu au plus profond de ses propres entrailles qui lui ouvrirent ses portes. Chenille dolente, Plumk avait laissé des traces sur son passage, de bave, de boue, de sang. Puis quelque chose l'avait changé en papillon, puis en homme rêvant d'être papillon. Puis en rien. Car Plumk s'éveille, ses yeux vont de gauche à droite sur les murs vides. Il se lève.

(action lente)

Que d'éclairs brillent dans sa rétine! Que de flammes étranges et surprenantes prêtes à incendier les quatre coins de son être insufflent et gonflent d'un souffle lyrique son bel esprit capitonné dans du coton ouaté! Ces lumières, derrière son front, ont des couleurs tout sucre tout fiel, entre poisons & liqueurs, et détiennent

nent une puissance sans équivoque; tout son corps nu soupire, éprouve un soulagement sommaire et Plumk se dépêche de s'habiller pour être à l'heure à l'exposition. La salle est en bas, dans l'épingle à cheveux du prolongement de sa rue

(action vive)

Dans l'escalier, serrant la rampe dans sa main gauche, il y a de brèves secondes où Plumk revoit le déroulement de ses dernières semaines s'inscrire dans les fibres du tapis orange, celui de l'escalier et où, unifiant son corps en mouvement à ses propres pensées fugitives, une forme de bien-être indescriptible, proche de l'apaisement et de la sérénité, du silence de l'escalier et de son propre silence intérieur, se rejoignant soudain, comme se téléscopant l'un l'autre, l'arrête net dans sa course. Et, une fois en bas, cette impression de déjà vu face à l'enveloppe blanche dans la boîte aux lettres. Plumk ouvre la boîte en songeant que d'autres lettres y étaient peut-être cachées. Mais non, il n'y avait qu'elle. Elle, c'était son écriture

(action freinée)

Si le temps maintenant est en lui, et non plus hors de lui, elle aussi. Pour l'amour qu'il a dans le cœur, il va donc à l'encontre d'une seconde boîte, une jaune celle-ci et d'une écriture appliquée, écrit «retourner à l'expéditeur» et la glisse par la fente.

Dans la rue, le trottoir, suivi des yeux, long à parcourir d'une centaine de mètres tout au plus, tournant, s'incurvant, se désolidarisant presque comme un décor de théâtre, et le théâtre, l'entrée, une table, des rangées de verres en plastique, des bouteilles, des gens, connus ou inconnus, buvant face aux photos, discutant (tout autant) de la misère, des pauvres, des regards éteints par manque de soleil, de nourriture, d'amour et Plumk qui garde toujours en lui pleinement conscience du temps, de chaque petite agrafe qui lui permet de clouer chaque photo, s'empare d'une bouteille de porto, d'un verre et, lentement, se sert et boit, seul dans son coin, trinquant avec lui-même, écoutant les gens dire, boire, parler, trinquer, immobilisés dans la petite entrée où les photographies, épinglées qu'elles étaient les unes à côté des autres, formaient comme un immense visage muet. Et des échos de conversations interceptées au hasard d'une gorgée de porto,

le traversent, lui, à la manière d'une buée fumante égouttant on ne sait quel aliment, et cette buée se mêlait au porto, aux photos, aux lumières, au bruit des bouteilles qui s'entrechoquaient, aux gobelets froissés, au silence des mondes intérieurs, nuages qui naviguaient dans son ventre, au vide suspendu qui jonglait sous ses pieds comme un funambule. Visages coloriés, sourires invisibles, sourires et rires qui se confondent dans l'entrée, et plus encore.

Et le vaisseau où s'installe son ego, s'enfonce hors des frontières de sa chair, s'embue, se distille et l'équipage où se serre son ventre, s'éventre comme une serre poignardée par un vent dont le souffle est un long baiser.

On complimente, on félicite, on bonimente aussi, on boit, on trinque, à la vie, à l'avenir, aux pauvres, aux sans logis, on rit aussi car on ne rit pas sans émettre quelques âneries ou de fins mots d'esprit et il fallait bien rire, sortir quelques fins mots d'esprit, que cette exposition soit avant tout une fête ouverte à et pour tous ceux qui voulaient s'y joindre, s'y fondre ou s'y morfondre. Lorsque le destin nous dérobe ce que nous ne pouvons garder, la bonté rend son injure misérable. Et se trouvait là dans l'assistance quelques misérables, des gens du quartier, quatre ou cinq têtes que Plumk n'avait jamais vues. Et tous étaient là pour le soutenir, l'encourager. A la fin, certains levèrent leur verre et prononcèrent des «Bravo, Plumk! Bravo!» D'autres se contentèrent d'un: «Merci, mec!» Et ce fut tout, mais tellement déjà.

Et ce vaisseau qui lentement s'enfonce dans ses entrailles, se retourne, fait capoter l'équipage entier. Il le sent, n'y peut rien; et l'ombre, l'ombre où se cache son corps éclabousse les derniers rires, les dernières lumières. En lui, il les sent s'éloigner. Tout s'éloigne.

* *

*

Et maintenant que les photos ont été dégrafées pour redonner aux murs leur banalité, que la fête est finie, que Plumk s'adonne au yoga, à la contemplation, au recueillement, une autre idée non moins géniale mais terrible à son tour germa dans le rétrécissement de sa concentration. Il gardait la tête posée par terre, ten-

ant sur les deux bras, le corps droit, des friselis glissant de l'échine au trapèze et même au-delà. Et cette idée interférant sur sa concentration et le silence crée un déséquilibre qui le fait tomber sur le tapis.

D'un saut de chat, il se redresse. Le temps de prendre un lasso et voilà l'idée capturée. Il la tire jusqu'à lui, force sur ses deux bras, flexibles à sa résistance, et s'en saisit. Un cow-boy n'eût pas mieux fait. Il la tient. Les cornes de l'idée dépasse du lasso. Il les attrape, les lie avec la corde de son esprit et fourre le tout dans une armoire chinoise ; sa main est pleine d'un sang indigo.

Deux fois par jour, à l'heure des repas. Plumk nourrit l'idée. « Mange, petite, lui dit-il. Manger t'aidera. » Il lui arrive même de la promener pour qu'elle prenne l'air. Plumk et l'idée sont tels chien et maître. Ils sont beaux tous les deux. Jusqu'au jour où Plumk, en ayant assez, tue l'idée comme on tue la poule aux œufs d'or.

Il enterre sa dépouille un jour de pluie. Il trouve une terre saine dans un parc, car l'idée aimait les parcs où les enfants jouent. Elle aimait les rires d'enfants, et pas que leurs rires, d'ailleurs. Plumk pleure en ce jour où l'idée lui revint en mémoire. C'est un après-midi gris, avec des nuances nostalgiques dans chaque gris. Plumk aurait aimé savoir jouer de la guitare ou même danser, danser pour rire et rire pour oublier ! Si seulement il avait sous les pieds des étincelles qui donnent des flammes !

Mais l'idée, avant d'être tuée, en avait mis au monde deux autres, orphelines désormais. Ce qui demeure en partie la raison de ce crime cruel. A la mort de leur mère, Plumk les avait élevées, ne pouvant se résigner à les étrangler elles aussi. Depuis elles ont grandi. Leurs visages rayonnent comme deux soleils qui se touchent et s'apprentent à partir. Plumk leur ouvre la porte et se tient tel un père qui dit adieu à ses filles ; elles se tournent pour agiter les bras, (tiges sans fleur). Voilà comment la tristesse revient.

Plus d'idée. Plus de filles. Plus que lui et le silence. Si le temps n'était pas si capricieux, il sortirait. D'ailleurs tiens, il sort. Les rues s'éclaboussent d'un soleil mousseux et ont un goût de barbe à papa. Plumk va vers où ses jambes le guident... A quoi bon ré-

fléchir lorsque la vie va? Quelques emplettes légères, une bonne baguette, du fromage, des pâtisseries orientales et voilà comment le dîner s'accommodera aussi. Il achève alors ses fastes courses par une bouteille de pinot noir d'Alsace et déjà aux fourneaux de sa conscience, le voilà déambulant à élaborer sa cuisine mentale. Il avance à ce carrefour, sur le trottoir, quand un homme en béquille lui tombe dessus. Plumk lâche les courses et rattrape l'homme. Il bave, porte des lunettes et un imperméable crasseux où la vinasse se marie à d'autres taches douteuses. Les béquilles dégringolent; l'homme pèse son poids. Il pue et Plumk le tire à lui. Derrière, une terrasse et des tables. Il pose le corps de l'homme par terre, se retourne puis tire une chaise pour aider l'infirmes à s'asseoir dessus. Il est huit heures du soir et une foule grouille sur chaque trottoir. Et Plumk se demande. Personne ne vient à son aide? Personne? Dans une ville de trois millions d'habitants? Bon sang! Il récupère les béquilles et les redonne à l'homme. Ses courses sont répandues. Il les ramasse. Puis demande à l'homme si ça va. Il n'obtient pour toute réponse que borborygmes et grognements.

Plumk se met au golf. Mais au lieu d'envoyer la balle dans le trou, comme la plupart des joueurs, il passe les deux tiers du parcours à la chercher.

Quand il ne joue plus, il s'exerce aux cartes. Il est de ceux qui gardent en mémoire la nostalgie des saloons, des pianos, des femmes à décolletés légers et d'une fumée douce comme leurs yeux. Il joue et perd, tel un suicidé pris de vertige au bord d'une falaise. Il peut y laisser jusqu'à sa cravate et son peigne de poche qu'il abandonne courageusement dans les toilettes et s'en repart à pied, en passant devant le portier du casino qu'il salue, par ailleurs.

Avec l'arrivée de l'alimentation bio, Plumk achète des œufs frais du jour. Il s'en casse un dans la poêle, mais ne voit-il pas aussitôt un poussin en jaillir qu'il se met à lui courir après. Et Plumk, tant surpris que ravi, emporte l'oisillon dans ses bras pour lui confectionner un nid de fortune sur un coin de fenêtre.

D'un soudain intérêt éveillé par la lune, Plumk dessine les plans de sa future maison. Elle sera ronde avec des portes à la place de fenêtres et des fenêtres à la place de portes. On y entrera par le grenier. Quantités de fleurs en garniront les murs lesquels

seront faits en papier glacé pour mieux intercepter la lumière terrestre. On y sera tranquille. Il conçoit aussi une nouvelle vaisselle, d'autres façons d'étendre le linge, change les formes de son vieux lavabo et du classique bidet. Mais son travail novateur restera sur la table, comme ceux que Léonard oublia dans d'obscurs tiroirs. Le génie de Plumk est de vendre ensuite la table avec les dessins. Il emploie une méthode de plaquage à la chaux hydraulique qui lui permet d'incruster les dessins directement dans le bois. Il y a toujours, à toute époque, des collectionneurs ivres de ce genre d'ouvrage.

Et puis, la lune est si loin.

Adeptes de la botanique depuis sa plus tendre enfance Plumk est convié par un ami à s'occuper en son absence des pieds de marijuana que ce dernier fait pousser sur son balcon. Les pieds sont gigantesques. Plumk s'y perd à devoir les arroser. Les têtes sont des tournesols assoiffés, grasses et vertes. Entre chaque pied, des collines, des prairies où poussent sauvages d'autres espèces. Plumk reste une semaine sur le balcon ; il campe dans les jardinières et dort à la belle étoile dans un sac de couchage avec un feu qu'il allume la nuit à ses côtés. Pour lui, c'est les vacances.

* *

*

Le poussin a grandi. Il dépasse même en taille le simple coq de basse cour. Bientôt il s'envolera comme un aigle à l'envergure d'un zeppelin et, de surcroît, sans gêne. Il ne se contente plus du savoureux petit ronron au point du jour mais réclame à cor et à cri une autre qualité de nourriture, plus riche en magnésium, en fer, en oligo-éléments, et les plats s'enchaînent dans la cuisine où Plumk a revêtu le tablier. Il est de ceux qui ne s'arrêtent pas à de menus détails, et c'est le cas. Grand gastronome, Plumk prépare : laperot aux pistaches et à la sauge, algues farcies sauce caméléon, chevreau à la crème de pissenlits, dinde aux patates douces. Il va de soi qu'à ce train-là l'animal s'encroûte, s'engrassouille, s'américanise tant et si bien qu'un soir, devenu obèse, couché sur le canapé à s'empiffrer de bons petits plats, il finit par exploser.

* *

*

Frappé d'une impéritie primaire qui l'empêche de façon irrémédiable de bouger, il s'engue à la chaise, ankylosé, triste chair flétrie timbrant l'enveloppe dont le contenu semblait fuir le néant. En proie à cette sensation plus pachydermique que métaphysique, il gesticule un bras devant lui pour envoyer paître cette lourdeur aux teintes de chloroforme. Serait-ce dû à ce gâteau à la marijuana que l'ami avait préparé en guise de remerciement et qui s'était avéré un véritable délice? Et puis n'a-t-il pas vaincu le bocal? Ne sent-il pas désormais le temps comme on sent glisser du sable entre ses doigts, avec souplesse et sérénité? Ne le sent-il pas sculpté en lui comme un feu prenant naissance dans ses reins pour grimper fièrement au ciel comme celui de Caïn? Non. Droit, peut-être pas. Mais le feu, lui, oui!

Puis, entre cet instant merveilleux et d'autres non moins merveilleux, Plumk s'évapore, part, disparaît, puis renaît, vers l'ailleurs, vers nulle part. Il court de par le monde, se déguise, se fait contrebandier, expert en armes à feu, en poudre à canon, devient baroudeur sur les mers du Sud pour trafiquer sur un vieux bateau acheté dans un tripot de Macao, qu'il revendra par la suite pour se convertir dans le commerce de l'iguane séché, du cordage et du clou de girofle. Réfugié dans les montagnes, il prend part aux révolutions, aux complots, se lie à la secte légendaire des Haschishins, se fait voleur un temps, puis assassin errant, soldat dans une armée perdue dans le désert, unique caserne qu'il est seul à garder sur d'indéfinissables frontières, collabore à des travaux de force; toutes sortes de travaux Herculéens, comme, par exemple, la construction d'un temple à Djakarta, d'un pont en Mongolie, d'un barrage en Amazonie ou d'une usine de voitures dans le centre des États-Unis, se marie, a quatre enfants, une ferme, une guerre, et disparaît à nouveau, on ne sait où, vers l'ailleurs, vers nulle part; et s'élançant de par le monde, il trace sur la terre, vue d'en haut, la forme d'un visage et à partir de ce tracé excentrique, d'autres activités se profilent: journaliste, homme d'affaires, banquier, alpiniste, chirurgien, scientifique, doublure de cinéma, industriel, avocat, médecin, fabricant de jouets, romancier, guide touristique, généticien, croupier, animateur, coureur cycliste, serurier, éleveur, libraire, pharmacien, balayeur, cascadeur, séminar-

iste, aide-soignant, cireur de chaussures et, à errer ainsi sur terre, Plumk va graduellement en continuant de vivre sans le sou, sans chemise, sans lacet, sans papiers, sans ambitions particulières, sans rage, sans désespoir, prenant le ciel comme couverture et la terre comme oreiller, sans but, heureux, heureux d'être vivant et de pouvoir tout simplement respirer. A voyager, Plumk s'exerce à l'exploration, à découvrir des territoires inconnus, en bateau, à pied, en voiture, à cheval, à dos de mulet, à franchir des cols, des montagnes, des océans, des steppes, des ravins, des déserts, des rivières, des forêts, des jungles, des prairies, des enfers, de vrais paradis, des lieux traversés par aucun homme, fraternise avec des peuplades ancestrales dites cannibales, ou d'autres, disons, plus civilisées ; danse autour de feux étranges, fornique avec de grosses femmes, de petites, de laides et de belles sans y voir de différence, peut-être même tâte-t-il à l'homosexualité mais sans voir de différence non plus ; a d'autres enfants, huit ou dix. Lui-même ne sait plus leur nombre exact. Quand il en est à devoir faire un choix, la solitude l'a déjà mis à part, à l'écart, plus exactement, en marge. Il vit alors dans une vieille maison près d'un lac où, paraît-il, gît un vieux monstre. Puis un jour Plumk trouve une grotte loin de toute civilisation, des bruits, de la pollution. Vêtu de peaux de bêtes il se nourrit à même le sol, chasse, pêche, boit l'eau du ciel ou le sang des animaux qu'il tue. (Là, ses convictions s'ébranlèrent et ses pires instincts primordiaux refirent surface d'une façon innée, quasi automatique). Les nuits de grande nuit, Plumk fabrique des feux dans sa grotte et peint sur les murs les trophées chassés durant le jour. Plus de miroir, de rasoir, de lit douillet, plus de pain, de rêves, de gloire, de voyages, d'accouplements, d'enfants, de photos, de spectacles, de métros, de tramways, de danses, de porto, de prestige, d'agitation, de conversations, de rires, sauf le sien lancé à travers l'écho de la grotte ou de la montagne, quand il allait chasser, ou à la rivière, quand il allait pêcher.

* *

*

Aujourd'hui Plumk fait le point sur sa vie ; il n'a plus d'âge. Sa longue barbe qu'il mire parfois dans l'eau ne l'inquiète plus, ses ongles ni moins, qu'il lime avec une pierre ponce. Ses pieds

nus savent ce qu'est le froid et le gel, et ses mains aussi, branches qui remplacent ses doigts. Ses dents, inutile d'en parler, ainsi que ses reins ou son dos. Ou tout autre attribut anatomique superflu. Certes, le soleil, son seul ami, et l'indispensable pluie, sa sœur fidèle, l'aident dans les longues journées de vie, l'heure rendue l'ennemie du temps est morte explosant dans cette contrée devenue son véritable espace vital. Il jappe, jure, hurle, pète, court, halète, crie, brait, rote, aboie, barrit, pleure, crache, pense, mange, boit, dort, rêve, et Plumk sait maintenant, plus que jamais, qu'il ne saura jamais que ce qu'il sait et qu'il vivra uni ainsi à l'incertain, aussi sûr que la mort, un jour, se montrera, belle comme la lumière qu'il a depuis toujours rêvée.

Paris Le Levant 2003